

**ECOLE SUPÉRIEURE DE DESIGN ET MÉTIERS D'ART D'Auvergne**

**Diplôme Supérieur d'Arts Appliqués, mention Design Produit**

Marine Dumas

# Mémoire de Recherche

---

## Intimité

L'INTIMITÉ DU CORPS AU TRAVERS DU PRISME DU RITUEL DE LA TOILETTE

Sous la direction de Léonore Bonaccini,

Professeure en Humanités Modernes

Année 2019-2020

---

*Je tiens à remercier mes professeurs qui m'ont suivi tout au long de mon cursus à l'ESDMAA, et plus particulièrement ma tutrice de mémoire, Léonore Bonaccini, pour sa disponibilité, son écoute et ses conseils qui ont contribué à alimenter ma réflexion.*

*Je remercie également tous mes camarades de classe, pour ces discussions qui m'ont rassuré, encouragé et permis de faire mûrir mon projet tout au long de l'année. À Mathis, mon « binôme de charrette », pour l'aide et le soutien qu'il m'apporte. À Enzo, mon ancien « binôme de charrette », qui m'a poussé à rêver, oser, travailler, et ne jamais abandonner.*

*Enfin, je remercie mes proches pour leur oreille attentive et leurs conseils avisés.*

Il n'y a rien de plus grand, de plus poétique  
Que le charme d'une intimité dévoilée  
Le doux épanchement des songes démêlés  
Libère l'esprit des violences chaotiques

L'âme se découvre dans l'intimité sûre  
Sables mouvants engloutissant les indiscrets  
Transparence omettant les intimes secrets  
Recoins de velours et discrètes déchirures

Beauté de l'intime n'est que crépusculaire  
Force délicate des fantômes lunaires  
Ecrin fragile d'une singularité

Les intempéries du sort laissent naufragé  
Silence partagé vaut tout mot ombragé  
Mémoire ravagée de toute vérité

# Table des matières

<b>Résumé.....</b>	<b>5</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>6</b>
I) L'intimité et le corps dévoilé	
1) <i>Naissance et définition de l'intime.....</i>	<i>7</i>
2) <i>L'évolution du corps et du rapport à soi .....</i>	<i>9</i>
3) <i>Les limites de l'intimité .....</i>	<i>10</i>
II) L'hygiène, un dispositif technique normatif	
1) <i>Un processus de civilisation.....</i>	<i>12</i>
2) <i>Conquête de l'eau et salubrité .....</i>	<i>15</i>
III) Design et confort	
1) <i>Une évolution technique et matérielle.....</i>	<i>19</i>
2) <i>Une privatisation des espaces .....</i>	<i>21</i>
3) <i>Légitimité du confort.....</i>	<i>23</i>
<b>Conclusion .....</b>	<b>26</b>
<b>Glossaire .....</b>	<b>27</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>30</b>
<b>Iconographie.....</b>	<b>31</b>

## **Résumé**

Ce mémoire se propose d'étudier la naissance et l'évolution de l'intimité du corps sous le prisme de la toilette. L'intimité est une notion qui s'est vu affectée de bien des sens différents au fil des époques. Des premières sociétés qui lui refusent tout espace dans la société, à son développement progressif au fil des siècles, il s'agira de voir comment l'intimité s'est-elle développée au travers de la conquête tout aussi progressive du propre? Ainsi, nous verrons comment le rapport à soi, à son corps et ses représentations ont évolué en concomitance avec l'évolution de l'hygiène. Un passage d'un plaisir de l'eau, où la nudité s'affiche en toute impunité, à l'élaboration d'un dispositif technique normatif, visant la propreté, qui a induit bien des changements d'un point de vue technique, spatial, et sanitaire. La question sera traitée dans un premier temps dans l'analyse de la notion d'intimité, en tentant d'en donner une définition et ses limites. Puis il en sera de même avec la notion d'hygiène, et voir comment progressivement l'intimité est entrée en jeu dans le dilemme d'une eau précieuse mais nécessaire. Enfin, il conviendra de voir quels ont finalement été les changements majeurs d'un point de vue design et confort, qui ont évolué parallèlement à l'intimité, pour ainsi la préserver.

## Introduction

« *Y-a-t-il encore une place pour l'intime, ses douceurs secrètes, ses recoins de velours et ses discrètes déchirures?* »<sup>1</sup> tel est le questionnement que soulève Emmanuel Diet dans notre société contemporaine. Variable dans le temps et dans l'espace, évoluant au fil des convenances et des mœurs de la société, le sentiment d'intimité n'est pas anhistorique. Se pencher sur une étude de l'intime et du privé est un défi qui touche à ce qu'il y a de plus personnel dans l'expérience humaine, relevant d'une intériorité la plus secrète. Au delà d'une relation à soi, l'intime n'a cessé de soulever des questions sociales, entraînant une évolution dans les conceptions, s'articulant autour d'un véritable design des mœurs. En tant qu'objet de recherche, l'intimité nous échappe en permanence puisqu'elle renvoie au « plus caché », au « moins communicable ». Souvent reléguée au second plan, la notion ré-émerge aujourd'hui de nouveau et soulève des préoccupations nouvelles, qui semblent dues aux modifications de notre société. Au temps où l'on prône la transparence, la traçabilité et la communication, à l'avènement de toutes les nouvelles technologies qui nous envahissent, la place de l'intimité paraît remise en question. Les frontières entre privé et public semblent s'effacer, l'exhibition de l'intériorité se faire norme du lien communicationnel, l'avatar s'imposer comme identité sociale et la pudeur laisser place à l'obscénité.

Invisible, personnelle, phénomène insaisissable, si l'intimité reste une notion labile, un concept flou dont la définition ne cesse d'évoluer et dépendante de tout un chacun, on peut cependant en recueillir des fragments. On peut l'approcher à travers des indices, traces ou marqueurs plus ou moins observables. Des empreintes d'un processus de construction d'un espace privé et des processus de manifestation du soi pouvant être de natures sociales, spatiales, temporelles, sensibles... et observables au travers l'évolution des architectures, des aménagements et installations dans l'espace public ou domestique.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, au croisement de l'intériorité et de l'extériorité, l'intime s'envisage comme un espace d'expression du sujet dépendant de lieux, imaginaires ou tangibles, où il pourrait se donner à dire, à lire ou à voir et dans lesquels il trouverait éventuellement à s'épanouir. J'en viens ici à étudier l'une des formes d'extériorisation de l'intimité. N'étant pas purement et exclusivement subjective, l'intimité transparait à travers nos actions du quotidien, à travers les limites du chez-soi et de son confort, où elle se manifeste sous forme de signes marqués.

La toilette est un alibi intéressant pour raconter la lente évolution de l'intime qui va de pair avec le cheminement parallèle et tout aussi progressif de l'individualisation. Car en effet, la toilette, thématique récurrente en peinture et dans l'expression d'une évolution des mœurs est un événement quotidien ayant donné naissance et entretenu le jeu de l'intimité. On y voit à la fois le lieu où s'installe le modèle, les gestes qu'il esquisse et les différentes représentations des corps. Prendre le chemin de la salle de bain relève aujourd'hui d'un acte banal, mais cela n'a pas toujours été le cas. L'émergence et les changements majeurs des pratiques d'hygiène et de soin de soi dans notre histoire occidentale ne se limitent pas exclusivement à la conquête du propre, mais contribuent également à une naissance et un approfondissement de l'intime. Il semble aujourd'hui intéressant de voir comment la conquête du propre a-t-elle donné naissance et préserve-t-elle aujourd'hui notre intimité dans son rapport au corps? L'étude qui suit se propose d'appréhender dans un premier temps l'émergence de l'intimité du corps, d'un sentiment d'intimisme et d'individualité : une évolution dans notre rapport au corps. Puis dans un deuxième temps la montée progressive des préoccupations hygiénistes : un processus de civilisation passage d'un plaisir, au besoin de propreté, à un désir d'introspection associé à une conquête de l'eau. Enfin, dans un dernier temps, considérer la mise en place d'un nouveau confort en lien avec l'intimité et l'hygiénisme, et sa légitimité actuelle.

---

<sup>1</sup> Emmanuel Diet, « Incertaines intimités », *Connexions*, Penser l'intime, n°105, 2016, p.16

## l) L'intimité et le corps dévoilé

L'intimité est une notion complexe, floue et variable en fonction des individus, des époques et des convenances. Ce qui est secret pour l'un ne l'est pas forcément pour l'autre, les limites de l'intimité évoluant en fonction des données personnelles et relationnelles, mais aussi en fonction des normes sociales. Ici nous tenterons d'en donner une historicité, en suivant l'aspiration constante des individus à acquérir et préserver une vie intérieure.

### 1) Naissance et définition de l'intime

Historiquement, les premières sociétés refusent tout espace à l'intimité. La soumission des citoyens est dictée par les institutions sacrées et totalitaires, empêchant tout droit à un refuge et subordonnant l'être humain. Ce n'est qu'à la Renaissance que l'individu développe son ipsité, prend conscience de sa particularité, favorisant ainsi l'émergence de l'intimisme. Peu à peu, on voit s'isoler une enceinte privée où s'épanouira bientôt le sens de l'intimité. Aux abords du XVIII<sup>ème</sup> siècle, les systèmes de conventions s'assouplissent et l'art de l'intimité naît sous l'instauration d'un équilibre entre exigences culturelles et spontanéité naturelle. La vie quotidienne et privée se conceptualise et ouvre une retraite sur les racines du Moi. Comme le rappelle justement Daniel Madelénat, « *si existentiel et inhérent à une ontogenèse psychologique qu'il paraisse aujourd'hui, le sentiment de l'intimité n'est pas anhistorique : il varie dans le temps et dans l'espace* ». <sup>2</sup> Depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, l'intime s'est vu affecté de bien des sens différents, déterminés en fonction de la culture, minorant ou majorant le corps, les sentiments, les interdits, le conformisme social ou l'originalité individuelle. Mais si le temps a multiplié les acceptions, il n'en a nié aucune. Ainsi, si le siècle de sa naissance semble être associé au XVIII<sup>ème</sup> siècle, incontestablement, le XIX<sup>ème</sup> est celui de son apogée.

Véronique Montémont esquisse un parcours lexicographique très précis des variations du terme d'intimité. Mais d'après la définition de Jean Baudrillard, l'intimité n'est « *ni un concept, ni une notion théorique, c'est un mot chargé d'affect, de vécu, quelque chose de doux, de poétique, dont on aurait éliminé la violence de l'extériorité* » <sup>3</sup>, et qui ne peut donc se résumer à une analyse du simple vocable. Etymologiquement, l'intime se définit comme ce que nous avons de plus profond en nous. Il représente pourtant en premier lieu la relation qui unit deux personnes par un lien étroit, avant de s'étendre à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle à la vie intérieure que l'on entretient avec soi-même (fig.1). La notion en vient alors à désigner ce qu'il y a de plus intérieur dans l'expérience humaine, se référant aux émotions, aux souvenirs, aux fantasmes... À la fois, un espace de retrait au plus profond de soi, coulisses de la vie privée qui échappent au regard social; un espace mental qui nous appartient, inaccessible à ceux qui n'y sont pas invités; un espace immatériel qui se retrouve concrètement dans ces lieux que nous qualifions d'intime. Très tôt, l'Etat a concédé à l'individu des secrets légitimes. Un droit à l'intimité se révélant nécessaire à la constitution d'un État démocratique et indispensable pour susciter un « for intérieur », donnant ainsi naissance à un homme qui s'épanouit dans un droit à la propriété privée et à la propriété de soi. À partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle jusqu'à nos jours, la notion s'est imposée dans les représentations communes : d'abord dans l'apparition d'une culture de la confession et de l'aveu, dans le développement d'une culture matérielle de l'intime, des journaux intimes aux miroirs, puis dans l'émergence d'une

<sup>2</sup> Daniel Madelénat, *L'intimisme*, Paris, PUF, « Littératures modernes », 1989, p.34

<sup>3</sup> « La sphère enchantée de l'intime », *Autrement*, n° 81, juin 1986, p. 14. Cité in D. Madelénat, *L'intimisme*, Paris, PUF, « Littératures modernes », 1989, p.20

fermeture visible dans les limites de la vie privée comme le boudoir par exemple, espace de retrait et de confiance dédié aux femmes.

Pour tenter de définir cette notion d'intimité, il semble intéressant de l'inscrire dans une triangulation intime/privé/public. En effet, l'évolution de notre civilisation nous a emmené à séparer progressivement les espaces privés des espaces publics. Une distinction qui s'affine en France au XVIII<sup>ème</sup> siècle. La constitution de la sphère privée est perçue par bon nombre d'historiens comme un bouleversement des rapports entre les individus, la famille, les classes sociales et l'Etat. Le privé, autrefois considéré comme insignifiant et négatif est devenu un synonyme de bonheur et de prospérité. André Carel a proposé une distinction de ces trois notions bien distinctes mais pourtant en permanente dialectique<sup>4</sup>. L'intime se définit par la valeur du secret, qualifiant ce qu'il y a de plus intérieur à l'individu, se référant ainsi à une sorte de spatialité. Un besoin de s'isoler de ce qui nous entoure en créant une enveloppe protectrice, frontière entre le dedans et le dehors. Le privé se définit par la valeur de la discrétion, qui à la fois inclut et exclut toute présence non désirée. Le public, lui, est associé à la valeur de la transparence. Un espace du tiers, ni intrusif, ni exclusif, sphère du débat où chacun agit sous le regard de l'autre. La société tend ainsi progressivement à se partager entre ces deux espaces, publics et privés. Pour qu'en Occident la vie privée acquière sa profondeur existentielle, il faudra attendre la rencontre entre des dispositifs psychologiques sophistiqués et des structures matérielles prosaïques produisant une bulle dédiée au souci de soi. Aujourd'hui, l'entretien et la protection d'une sphère du privé apparaissent comme une aspiration inhérente à l'individu, un foyer permettant de se dérober à la sphère publique et de s'en protéger, abritant un certain nombre de processus liés au corps : manger, dormir, prendre soin de soi, vivre pleinement ses relations les plus intimes... C'est ainsi qu'Hannah Arendt expose l'émergence de l'intimité au cours de la modernité dans son ouvrage *Condition de l'homme moderne*. Pour elle, « l'expression affranchie de l'individualité requiert ainsi des espaces propres et des modes d'engagement qui échappent à la rigueur des convenances ».<sup>5</sup> De ce fait, s'appartenir soi-même, cultiver un espace intérieur à l'abri des regards suppose un mouvement d'émancipation à l'égard des sphères publiques. Mais la valorisation moderne de la sphère privée n'est pas seulement limitée au droit de se retirer. Elle accorde à l'homme la possibilité de bâtir un monde qui lui appartient, la conquête de l'intimité allant de pair avec l'affirmation de la vie quotidienne qui se différencie de la sphère publique et des enjeux communs.

Car l'intimité se définit au-delà de l'intérieur, renvoyant systématiquement à une première intimité : celle de son corps. Une intimité corporelle elle aussi toujours en lien avec des modes culturels, des traditions sociales, des systèmes éducatifs en perpétuelle évolution en fonction des sociétés, de leurs rituels et des époques. Ainsi fixée au corps, l'intimité représente une zone de « possession de soi ». Cette question d'être soi, de la « connaissance de soi » est primordiale à la constitution d'un sujet selon les dires de Michel Foucault : « La tâche de s'éprouver, de s'examiner, de se contrôler dans une série d'exercices bien définis place la question de la vérité – de ce que l'on est et de ce que l'on est capable de faire – au cœur de la constitution du sujet moral ».<sup>6</sup> En ce sens, l'intime constitue le lieu où se noue le dialogue entre le corps et l'esprit, représentant la quête d'une liberté individuelle visant à combler les failles qui séparent le « moi » du monde. On assiste ainsi progressivement à un souci de soi grandissant, la montée d'une forme d'individualisme imposée par la modernité, indissociable du cloisonnement des espaces et de l'invention de l'intimité.

---

<sup>4</sup> André Carel, « L'intime, le privé et le public », *Gruppo*, n°8, 1992, p.39-44

<sup>5</sup> Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, « Agora », 2005

<sup>6</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité III : Le souci de soi*, Paris, Gallimard, « Tel », 1984



## 2) L'évolution du corps et du rapport à soi

Si l'intimité, comme vu précédemment, représente une frontière entre les domaines du privé et du public, le corps, lui, espace de visibilité, représente une frontière entre un individu et l'extérieur. Support de notre individualité, c'est à partir du corps que notre intimité tend à pleinement se construire. Prohibée, la question de la nudité montre la montée d'un auto-contrôle, qui n'est finalement pas simplement la résultante d'une diffusion des codes de conduite et de civilité issus d'une société de cour comme tente de le définir Norbert Elias. Cette évolution qui déplace les codes de la nudité et que l'on suit à travers la publication des manuels de civilité, semble également liée à une montée de l'individualisme, du sentiment de soi et du besoin d'intimité.

La nudité fait partie intégrante de nombreuses civilisations anciennes (Egypte Antique, Grèce Antique...) ou contemporaines (tribus d'Amérique du Sud, peuples Africains...). Acceptée dans différentes cultures aujourd'hui pour des rituels tel que la toilette, certains contextes médicaux, la baignade, les loisirs, ou dans des espaces dédiés au naturisme et aux pratiques religieuses, le port du vêtement reste la norme dans la plupart des sociétés contemporaines. Ce n'est qu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, en Europe, que les situations de nudité partielle ont commencé à se réduire considérablement, se faisant de moins en moins tolérées. A l'époque moderne, que l'on peut considérer du XIX<sup>ème</sup> au début du XX<sup>ème</sup> siècle, la nudité intégrale reste une pratique exceptionnelle hors champ artistique et le dénudement partiel, lui, transgressif. Une période considérée comme représentant l'apogée des contraintes et prescriptions collectives liées à ce que Norbert Elias nomme « La civilisation des moeurs ». Une progression du seuil de la pudeur et de la décence collective qui marque une intensification d'un effort d'auto-contrôle des pulsions, des gestes et des regards en Occident. Une période de grandes restrictions qui semble s'opposer à la deuxième partie du XX<sup>ème</sup> siècle plus revendicative et libératoire. Les dénudements refont alors surface, non pas vers un retour à une nudité primitive, mais d'avantage une nudité qui s'affiche bordée de codes, régissant des espaces de dénudement.

On observe notamment cette évolution autour du rituel de la toilette, un rituel consacré au soin du corps dans une visée d'apparence et de santé. Si aujourd'hui l'hygiène est une occasion d'expérimenter sa nudité, ce n'en fut pas toujours le cas. En effet, selon les pratiques d'hygiène développées par l'historien Georges Vigarello, on observe un véritable infléchissement de la nudité à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle. D'abord triomphant dans les thermes Romains (fig.2), la nudité devient, avec l'avènement de l'ère chrétienne, symbole de sensualité et de péché. On observe un mépris du corps, où se priver des bains devient un exercice d'ascèse. Au XII<sup>ème</sup> siècle, l'infléchissement du courant ascétique et l'apparition des tout premiers signes de conscience de soi participent à un retour des soins du corps. Mais la nudité fait de ces rituels d'hygiène des pratiques qui s'étendent aux relations amoureuses, en lien direct avec la fécondité. De fait, avec l'évolution des moeurs, on voit progressivement apparaître un déclin des bains pour des raisons d'ordre moral et de plaisirs devenus libertins, en lien avec la nudité des corps. Le bain s'efface au nom de la bienséance et de la pudeur, ainsi remplacé par des essuiements. On ne se lave qu'avec parcimonie, procédant à des ablutions partielles des parties cachées où semblent pulluler les microbes. Une pratique de la toilette par tronçons qui ne favorise pas une prise de conscience de son propre corps. Par la suite, avec l'éclosion d'une hygiène de vie et hygiène médicale, la nudité reviendra petit à petit dans les moeurs, mais avec davantage de précautions. Elle sera facilitée par l'apparition de pièces spécialisées et privatisées et d'un mobilier spécifique, tel que la baignoire, rendant possible une ablution totale du corps à l'abri des regards extérieurs (fig.3). Dans cet espace privé, l'individu peut désormais s'y affirmer, s'y retrouver, s'y abandonner, pour exécuter des gestes personnels en dehors de tout regard ou contrôle social. La toilette, alors furtive, devient un moment d'introspection, où les miroirs favorisent cette prise de conscience de soi, entraînant une familiarité avec sa nudité. Ainsi, le

renouvellement des scènes de toilette transforme les sociabilités et renouvelle les représentations de la nudité elle-même. Aujourd'hui, la toilette est une expérience rendue possible seulement si elle implique un dénudement, l'existence d'un espace qui lui est dédié et d'un regard sur son corps nu.

Mais l'intimité corporelle n'est pas innée. Elle est le fruit d'une construction liée à une capacité d'investir son propre corps comme le sien, différencié et individualisé. Dès la naissance, les besoins corporels du nourrisson sont assumés par la mère, qui décode chaque expression non verbale, manifestation des désirs de son enfant. La relation mère/nourrisson est une relation nourrie de liens serrés, première expérience de fusion des corps. La mère doit prendre progressivement la distance nécessaire pour laisser à l'enfant grandissant, la possibilité de s'approprier son propre corps, résorbant ainsi cet état maternel. Par cette appropriation subjective de son corps, qui devient alors de plus en plus autonome au service du désir, de la découverte, de l'expérience et de la curiosité, l'enfant prend ainsi possession de lui-même, devient sujet de son désir, différencié et séparé de la mère. Le chemin de cette différenciation et de cette appropriation est une construction de tous les jours, jalonnée d'angoisses et d'obstacles à franchir. Il est l'aboutissement d'un processus mettant en jeu des mécanismes psychiques complexes d'appropriation, de séparation et de différenciation, résultant d'un travail de transformation des sensations et des perceptions éprouvées. C'est sur ces ressentis très primaires que reposent les premières expériences d'un « moi » pré-existant et d'où naîtra un premier sentiment d'identité corporelle. L'intimité peut en ce sens être considérée comme la résultante de cette maturité de posséder un corps nous appartenant : avoir un corps à soi, des repères, se connaître, décrypter des sensations dans lesquelles on peut avoir confiance et sur lesquelles on peut s'appuyer. Des perceptions concernant des expériences basiques du chaud et du froid, de la douleur et du plaisir, aux sensations de la tension, de la détente, du bien ou du mal être psychologique ou corporel. Accéder à la reconnaissance de son corps dans toute sa dimension, c'est à dire un corps sexué, avec des parties à dissimuler car trop intimes, constitue une sortie du statut régressif de « l'enfant à maman ». Et toutes les expériences fondamentales qui vont en découler, tel que l'expérience du corps en relation à l'autre et à son environnement, vont constituer un socle identitaire primaire qui permettra un accès à des processus cognitifs engageant la pensée. L'intimité s'amorçant aux limites du corps, la reconnaissance de ce dernier semble être à la source du développement d'un sentiment de pudeur. On fixe ainsi progressivement ses propres limites au-delà des convenances établies. Car si l'Occident s'est vu accroître considérablement le périmètre intime et privé qui entoure chaque individu, parallèlement, le « moi » exprime de plus en plus directement son intimité, bousculant parfois les règles de bienséance en vigueur de l'époque.

### 3) Les limites de l'intimité

Immatérielle, précaire et toujours menacée, l'intimité semble inévitablement liée à la question du secret pour être préservée. L'idée du secret se manifeste sous l'angle d'un contenu préservé dans un contenant. Le corps, représentant le contenant, ainsi pensé dans sa fonction primaire d'enveloppe tel développé par Didier Anzieu dans *Le Moi-Peau*. Les pensées définissant le contenu, créations originales individuelles. La pudeur, elle, est avant tout un phénomène historique, en ce sens où les raisons et les formes diverses qu'elle peut prendre varient en fonction des époques et des convenances. C'est un sentiment qui est apparu parallèlement à la naissance de l'intime et la prise de conscience du corps. Il semble désormais incontournable comme l'a démontré Norbert Elias, dans son travail sur la société de cour en France. Pour ce dernier, la pudeur représente, comme l'intimité, l'un des marqueurs du processus de civilisation de la société Occidentale. Au croisement de l'individuel et du collectif, la pudeur est loin d'être une notion ringarde ou simplement bourgeoise, même si certains auraient aujourd'hui tendance à l'assimiler à de la pruderie

ou du puritanisme. A l'époque moderne, où notre rapport à la nudité évolue, la pudeur s'envisage sous le signe de la maîtrise de son corps, relevant toujours d'un sens éthique comme l'avait déjà relevé Aristote. De manière générale, le corps nu évoque les pulsions sexuelles qu'il faut réprimer, supporte les parties où siège le désir sexuel et les besoins biologiques qui doivent être dissimulés. Finalement, tout ce qui concerne le fonctionnement du corps ou tout ce qui en émane, des bruits aux odeurs, font l'objet d'une vie intime gardée, protégée par la pudeur, témoin d'une crainte d'être dépossédé par le désir ou l'emprise de l'autre (fig.4). Vouloir cacher son corps est un phénomène naturel qui se manifeste dès l'enfance à l'âge de 7/8 ans. Devenir pudique, c'est affirmer que son corps est à soi, et que l'on peut en prendre soin. Préservant l'essence même de l'individu, le corps tend alors à s'exhiber uniquement lors de défoulements ritualisés, lors du rituel de la toilette par exemple, nous distinguant de tout autre être vivant, chez qui honte, pudeur et chasteté sont absentes. Ainsi, la pudeur témoigne d'un souci de soi mais également des autres, révélant bien que l'intimité comporte une dimension relationnelle. Nous ne pouvons pas être pudique sans être assuré de l'existence de l'autre qui porte un regard sur nous.

Pourtant, si la pudeur tend à nous protéger du regard de l'autre, il n'en est pas moins nécessaire. Le désir de se montrer est fondamental et bien antérieur à celui d'avoir une intimité. Dès les premiers temps de l'humanité, l'homme a cherché à se représenter, comme en témoignent les fresques retrouvées dans les grottes préhistoriques. La présentation de soi est une façon de rechercher dans le regard d'autrui une confirmation de soi. C'est ce que Serge Tisseron nomme « extimité » : processus par lequel des fragments de soi intimes sont proposés au regard de l'autre afin d'être validés. Mise en jeu inconsciente, l'extimité participe à l'intégration de l'individu dans la société, à sa cohérence et son adaptation aux normes sociales. Car si l'on a indiscutablement besoin du sentiment d'intimité pour construire les fondations de l'estime de soi, sa construction complète passe par ce désir d'extimité. Les deux notions apparaissent tributaires l'une de l'autre. C'est parce que l'on sait pouvoir se cacher que l'on désire dévoiler certaines parties privilégiées de soi même. Mais en Occident, progressivement, pour diverses raisons telles que la montée de l'individualisme, les nouveaux modes de communication, la démocratisation de la culture... les frontières entre l'intime et le social semblent se modifier, et la confusion entre privé et public s'accroître inévitablement. On en vient alors à se demander jusqu'où peuvent s'étendre les frontières de l'intime.

« La tyrannie de l'intimité », selon l'expression de Richard Sennett, est caractéristique de notre social contemporain. Aujourd'hui, dans une société où les frontières entre privé et public sont en pleine modification, on semble assister à un déplacement, voire une quasi annulation de notre intimité. La promotion incessante de cette dernière fonctionnerait désormais comme tentative d'auto-fondation du « moi ». L'individu a vu les barrières de son « moi » devenir perméables à toutes sortes de sollicitations et d'injonctions, déversées dans son espace personnel par des médias que la technologie a su rendre invasifs. La vie intime et privée s'expose aux yeux de tous et la transparence semble devenir la nouvelle norme sociale. Si l'on avait défini des espaces relevant de la vie intime (tel que la chambre à coucher ou la salle de bain par exemple), aujourd'hui, l'intimité se révèle être davantage une affaire de choix personnel plutôt que d'espaces socialement définis. En effet, l'ère industrielle et l'élévation du niveau de vie ont joué un rôle essentiel dans le déplacement des frontières de l'intime, avec l'apparition de ce qu'Antoine Prost appelle le « desserrement de l'espace domestique ». Nous assistons à un paradoxe dans l'évolution de notre rapport à l'expression de l'intime dans la sphère publique : d'un côté la transparence est de mise, quand de l'autre côté, elle semble limitée par une plus grande sensibilité à la protection de la vie privée par un bon nombre de lois. Force est de constater que jamais le monde n'a été si ouvert, le lien aux autres si évident, les relations si nombreuses, les images et représentations du corps si invasives. Certes, ce que l'intime désigne a changé de contours, et le dévoilement de la vie personnelle est tenu aujourd'hui comme

une sorte de passage obligé du partage social. Cela dit, l'idéal de transparence contemporain n'est peut être finalement que la surface d'une nouvelle intériorité. Dans une société où l'on est saturé par les impératifs, où l'on nous dicte comment manger, comment aimer, consommer, croire... l'intime continue à constituer un espace de résistance, de conviction, de rêve ou d'abandon, un endroit où être soi. C'est une notion qui ne disparaît pas, mais emprunte d'autres formes que nous ne décryptons pas encore.

## II) L'hygiène, un dispositif technique normatif

Si l'interface entre soi et le monde semble finalement être le corps, et sa reconnaissance le témoin de notre intimité, Descartes avait pourtant posé comme postulat que nous n'existons qu'à la condition de penser « *Je pense donc je suis* ». Les philosophes des Lumières, de Diderot à Rousseau, ont déplacé le problème, pour rattacher le poids de l'existence à celui des sens et affirmer « *je sens donc je suis* ». G. Vigarello identifie les premiers indices d'un investissement de soi significatif qui a valeur d'un renversement culturel. La conscience du corps devient la condition de possibilité de connaissance de soi. Cette lente émergence du corps dans la conscience de soi, il l'a décrit à travers l'évolution de la littérature, de la médecine, des journaux intimes et de l'hygiène, définissant la toilette comme étant un élément capital de la conquête de l'individualité. Ainsi, nous tenterons de comprendre l'évolution de notre rapport à l'hygiène au travers des siècles, et comment s'est-elle imposée comme un élément capital dans cette conquête.

L'hygiène n'est pas simplement un bienfait des temps modernes, mais un concept qui a beaucoup évolué dans le temps, relevant de pratiques qui ont évolué en fonction des époques, des sociétés, des découvertes médicales et techniques. Si l'hygiène et la propreté sont souvent deux termes perçus comme synonymes, l'un, la propreté, est une notion sensorielle, qui se voit, se touche, se sent, alors que l'hygiène se réfère quant à elle à un ensemble de savoirs et de pratiques en lien avec la propreté. Comme le définit Georges Vigarello dans son ouvrage *Le propre et le sale, L'hygiène du corps depuis le Moyen-Age*, l'hygiène est un terme en lien depuis toujours avec deux notions antagonistes : le propre et le sale. L'analyse de l'hygiène corporelle est de ce fait délicate car renvoyant à des représentations personnelles, subjectives, et s'attachant à la sphère de l'intime. Cependant, pour mieux comprendre la place importante que revêt aujourd'hui l'hygiène dans nos sociétés, il est intéressant de se pencher sur les différentes pratiques qui ont traversé les époques, et les différentes raisons qui ont influencé l'acte de se laver.

### 1) Un processus de civilisation

Si le Moyen-Age est souvent stigmatisé comme une période où la propreté n'est pas une priorité, elle n'en est pourtant pas exempte. Les Convenances et Livres de courtoisie dictent alors déjà le comportement des enfants nobles. Être propre revient à entretenir des zones limitées de la peau, celles qui émergent de l'habit, parties visibles aux yeux de tous. Le bain joue alors un rôle limité et pas toujours effectué dans la même finalité qu'au XXI<sup>ème</sup> siècle. Les bains et étuves ne représentent pas des établissements d'hygiène, mais sont davantage liés au plaisir, mêlant les pratiques de l'eau à celles des tavernes, bordels et tripots (fig.5). L'érotisme, le jeu, la volupté du bain l'emportent sur le nettoyage de la peau. Un moyen de sociabilité dans l'aristocratie, un moment festif mêlant diversité des sexes, des âges, des nudités. Mais l'histoire des étuves touche à celle de la lente instauration d'une mise à distance physique, due au déplacement des perceptions de la décence et de la pudeur. Beaucoup d'étuves instaurent la séparation des sexes à la fin du XIV<sup>ème</sup>

siècle. Illégalisme et transgressions, négoce, effractions, prostitution, empoisonnements... les étuves commencent à être perçues comme des lieux d'instabilité, un monde du plaisir à outrance, ne jouant alors ni le rôle de précepte de civilité ni de précepte d'hygiène. Ce n'est qu'à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle que s'amorce un réel changement. Les villes, terrorisées par la peste, accélèrent les interdits et les règlementations. Les bains publics, où se côtoient les corps nus sont dénoncés par les médecins, le contact devenant un risque majeur en cas d'épidémie. Dans l'imaginaire commun, l'eau devient vectrice de maladies. « *Etuves et bains, je vous en prie, fuyez-les ou vous en mourrez.* »<sup>7</sup> préconisent les médecins. Ainsi, l'eau s'efface progressivement. Un ensemble de pratiques « sèches » fait évoluer la perception et le sentiment de la propreté, en en renouvelant l'acuité et la profondeur. La toilette sèche est une propreté qui triomphe, s'offre en spectacle, porteuse d'une valeur d'apparence croissante. « *La propreté étant une certaine convenance des habits à la personne, comme la bienséance est la convenance des actions à l'égard des autres, il est nécessaire, si nous voulons être propres, de conformer nos habits à notre taille, à notre condition, à notre âge...* »<sup>8</sup> De ce fait, la propreté ne disparaît pas, mais se déplace. Elle est pensée en dehors de toute ablution, instaurant de nouvelles normes de netteté et de soins. On porte l'attention désormais au linge, aux étoffes qui enveloppent le corps, à l'apparence, et la propreté se porte par convenance (fig.6). Selon Norbert Elias, cette propreté où l'on se coiffe, se poudre, s'essuie, se parfume, est l'achèvement d'un « processus de civilisation », prohibant la nudité dans la vie quotidienne et instaurant de nouveaux rites de toilette, de nouveaux espaces de sociabilité plus privés. Le retour précaire de l'eau va amorcer un nouveau changement, accordant davantage de plaisir aux sens. On observe un glissement d'une « intention de toilette » centrée sur l'apparence, vers des fins plus intimes et personnelles. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, se parer ou se vêtir ne devient plus suffisant pour se sentir propre et requiert un moment préalable consacré au lavage. Le bain s'intègre petit à petit au quotidien, devenant le témoin de la transformation des décences privées et des pratiques de l'eau. Si la propreté n'est pas encore le but final de cette pratique renouvelée, elle en rend sa transformation possible. Ainsi, les ablutions et immersions encore rares commencent à se faire accepter. Le bain fait l'objet d'une longue conquête, notamment due aux imaginaires de l'eau difficiles à faire oublier et aux adductions d'eau encore complexes. Le bain demeure longtemps l'affirmation d'un luxe ou domine la sensualité, la volupté et la délicatesse. La propreté, elle, voisine toujours expressément avec d'autres mobiles et n'en reste pas la priorité. Ce n'est qu'après 1780 que des conditions concrètes d'hygiène commencent à émerger, et que l'on peut lire des monographies médicales à son sujet, amorçant un versant théorique à la propreté. On observe un accroissement de la pratique du bain, les usages se mettent en place et les gestes se modifient (fig.7 et 8). Désormais, les textes d'hygiène unissent bain et propreté, eau et peau, et la finalité du bain devient principalement la propreté, revêtant une fonction plus utilitaire et fonctionnelle pour progressivement devenir une pratique familière et purement hygiéniste.

L'hygiène est d'abord un adjectif qualifiant la santé, qui acquiert une place inédite au XIX<sup>ème</sup> siècle, devenant au fil des découvertes un ensemble de mesures, de dispositifs et de savoirs favorisant l'entretien de la santé. Une discipline particulière au sein de la médecine, sur laquelle, dans un premier temps, il fût complexe de tenir un discours sans tenter d'alarmer pour convaincre ou de dramatiser pour surprendre. Non plus un simple qualificatif physique, l'hygiène repose sur un corps de connaissances médicales et scientifiques générant de nouveaux comportements. Une évolution amorcée notamment par les travaux de Pasteur sur l'origine des maladies contagieuses, qui engendreront un nouveau courant de pensée : l'hygiénisme. Un courant qui s'intéresse alors à la

---

<sup>7</sup> Jean-Noël Biraben, *Les Hommes et la Peste en France et dans les pays européens et méditerranéens, t.II : Les hommes face à la peste*, Paris, Mouton, 1976, p.167.

<sup>8</sup> *Le Mercure galant*, Paris, juillet 1677, p.274

propreté dans tous les aspects de la vie quotidienne et son importance pour la santé humaine (propreté des villes, pollution, réseaux d'eau...). Ce sont les découvertes microbiennes qui assurent à l'hygiène cette légitimité tant remise en question, et cet univers bactériologique qui transfigure l'image du nettoyage. Ainsi, la propreté résultant de l'hygiène, passe d'un précepte de civilité, activité de plaisir à un précepte de santé, normé voir contraignant, un besoin de propreté. L'ablution, et plus précisément l'eau, « efface » le microbe. Se laver acquiert un rôle inédit. « *La propreté est la base de l'hygiène, puisqu'elle consiste à éloigner de nous toute souillure et, par conséquent, tout microbe* ». <sup>9</sup> Un double rôle de la propreté, qui assurerait un écartement des microbes mais également un renforcement de la résistance à leur égard. Une propreté nouvelle, qui n'efface plus simplement ce qui se voit ou se sent tel que la noirceur de la peau ou son odeur, mais efface également ce qui ne se voit pas, ni ne se sent (fig.9). Elle s'ancre désormais dans une exigence intérieure et intime puisqu'elle ne concerne plus que soi, pouvant sembler gratuite dans un premier temps car lavant systématiquement ce qui ne se voit pas. Une exigence qui finalement ne naît pas simplement de la science mais également du code social établi. Car si dans un premier temps, c'est la science qui préconise bains et ablutions, permettant ainsi de mieux objectiver et transmettre les normes d'hygiène et renforcer leur certitude, une fois qu'elles furent implantées et acceptées définitivement, elles n'eurent plus besoin d'être justifiées par un rôle immédiatement utilitaire. Ce n'est qu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle que ces préceptes d'hygiène se dédramatisent, révélant des raisons plus cachées : « *Il est possible d'apporter la preuve qu'un sujet se lavant rarement peut rester en parfait état de santé ou ne présenter que quelques troubles locaux sans gravité. Mais il semble qu'on puisse admettre : 1. qu'il y a une nécessité sociale à être propre, ne serait-ce qu'en raison de l'odeur désagréable et de l'aspect que présentent les sujets malpropres; 2. qu'en outre le psychisme est influencé par une propreté corporelle; 3. qu'enfin cette contrainte quotidienne de soins du corps fait partie de ces disciplines favorables à une éducation de la volonté utile pour un bon équilibre.* » <sup>10</sup> Le microbe a ainsi joué un double rôle dans la propreté corporelle. Si il a permis d'évoquer des menaces objectives, il a également permis de conforter l'assurance intérieure d'une propreté invisible, profilant une figure originale de la propreté. Après avoir concerné ce qu'il y avait de plus « externe » du corps, de plus visible, la propreté en est venue à concerner ce qu'il y a de plus « secret » et de plus intime au corps. L'hygiène est désormais ancrée dans tout un arsenal législatif et réglementaire, qui l'enferme dans un « casier sanitaire » fondé sur des bases purement scientifiques, comme le montre Jean-Pierre Goubert dans son *Histoire de l'hygiène, eau et salubrité dans la France contemporaine*. Elle fait l'objet d'un véritable souci d'efficacité, souci d'un corps propre, sain et pur. C'est ainsi que l'hygiène est devenue une obligation sociale, faisant l'objet d'un véritable instrument de moral et d'enseignement.

Si l'hygiène naît avec les préceptes médicaux énoncés par Hippocrate, qui reposaient sur l'exercice physique, la diététique, les bains et les massages, l'hygiène de vie qui est la nôtre aujourd'hui a mis plus de deux mille ans à s'imposer. Le terme d'hygiène apparaît dès la Renaissance. La première loi qui reconnaît l'hygiène d'utilité publique est signée en 1673 par Louis XIV. Des applications qui restent pourtant encore rare. L'hygiène n'accède véritablement au pouvoir qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, pour s'accroître au fil du temps. Une discipline qui possède ses revues, tel que *Annales d'hygiène publique et de Médecine légale* lancée en 1829, ses chaires créées dans les facultés de médecine, et son sens, élargi à des notions morales. Ainsi, la diffusion de l'hygiène est assurée par différentes courroies de transmission qui valorisent l'aspect scientifique de l'eau tant décrié et son code socio-sanitaire. Si au XVII<sup>ème</sup> siècle ce sont les auteurs de livres de bienséance et

---

<sup>9</sup> Florimond David, *Les Monstres invisibles, ou les maladies microbiennes selon Pasteur*, Arras, E. Bouvry, 1897

<sup>10</sup> Baronne Staffé, *Le Cabinet de toilette*, Paris, Victor-Havard, 1892

les praticiens de moeurs qui dictent les critères de propreté, un virage s'opère au XIX<sup>ème</sup> siècle laissant la place aux hygiénistes et aux savants. La publicité devient un moyen de diffusion massif d'une nouvelle relation entre l'eau et le corps. Se mêlent alors l'ancienne propreté faite de décence et du soin des apparences, au souci d'une hygiène scientifiquement fondée (fig.10). On emploie des arguments médicaux pour vanter l'efficacité des produits d'hygiène, manifester la croyance en leurs « vertus ». On insiste sur un renouvellement des pratiques en promouvant par exemple l'emploi du savon comme dissolution de la crasse, qui passe ainsi du rang de coquetterie à un outil de santé. De ce fait, deux impératifs liés à l'hygiène sont transmis à travers la publicité : posséder la santé et en jouir grâce aux savoirs scientifiques fondés sur la médecine, et paraître en société, afficher ses signes de distinction. La propreté est ainsi perçue avec une connotation positive, et le rapport du corps avec l'eau comme un ressourcement, un retour aux origines, destiné à tuer les germes et pollutions que reçoit ou émet le corps. Progressivement, les nouvelles normes, conduites et gestes érigés par le corps médical sont enseignés et on tente de les mettre en pratique dans les écoles, les casernes et hôpitaux. Jules Ferry, en 1882, rend l'enseignement de l'hygiène obligatoire dans les écoles primaires publiques, remplaçant ainsi les cours de catéchisme. Au même titre que la morale, l'instruction civique et l'histoire, l'introduction d'une éducation hygiéniste se justifie pleinement selon le docteur Armaingaud car « *l'hygiène est la science qui nous enseigne les moyens de conserver et d'améliorer notre santé, d'éviter les maladies et de vivre le plus longtemps possible. L'hygiène est donc, après la morale qui nous apprend nos devoirs et nos droits, la plus utile de toutes nos sciences, celle dont personne ne devrait ignorer les principes.* »<sup>11</sup> La III<sup>ème</sup> République ayant consacré l'école primaire comme lieu privilégié de diffusion du savoir, elle en a fait un centre de formation pour futurs citoyens où l'instituteur, tout comme le médecin, a foi dans la science et le progrès.

Ce que montre une histoire de la propreté corporelle, c'est la variété dans le temps des usages, des imaginaires liés à l'eau et la distance séparant les représentations archaïques d'autrefois à celles d'aujourd'hui. Finalement, une évolution qui semble indissociable d'une conquête de l'eau, élément essentiel de notre hygiène corporelle d'aujourd'hui. A l'image du corps avec lequel elle entretient des relations privilégiées, l'eau a connu des âges différents. Un âge cosmologique, où guérisseurs et sourciers ne font qu'un, un âge religieux, où en Occident, dans la chrétienté dominante, seule l'eau baptismale lave le corps du péché, et un âge scientifique, au XVI<sup>ème</sup> siècle, où elle devient la proie des savants, se laïcise et incarne la valorisation de la propreté. Si aujourd'hui, sa présence dans nos vies quotidiennes est devenue habituelle, ses vertus sociales et sanitaires connues de tous, elle fait pourtant l'objet d'une conquête récente. Une conquête qui passe en premier lieu par une quête, véritable corvée dévolue aux femmes et aux enfants, puis confiée à une corporation contre une faible rémunération. Don de Dieu ou de la Nature, devenue propriété de tous avant d'accéder au rang de produit industriel, son évolution est lente et a transformé le monde en s'installant dans nos vies quotidiennes.

## 2) Conquête de l'eau et salubrité

L'imaginaire relié à l'eau est vaste et son usage relève en premier lieu, d'une pratique nourrissante, liée à la fois à la santé et connotée d'une dimension religieuse. Par la suite, perçue comme un élément festif, l'eau permet également d'aguerrir le corps et le caractère, gage de santé, de virilité et d'austérité morale lorsqu'elle est froide. Si son usage relève d'une habitude

---

<sup>11</sup> Définition du docteur Armaingaud, président de la ligue française contre la tuberculose datée de 1895

quotidienne pour tous, où l'on s'immerge dans des cuves en bois et en métal en jouissant de divers plaisirs simultanément, les Stoïciens, eux, y voient un certain affadissement des mœurs, un surplus de jouissance et n'en recommandent que très peu son usage. Une vision qui va venir être renforcée par l'époque des premières épidémies. La propagation de la peste, à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle fait apparaître une image redoutable : le corps serait composé d'enveloppes perméables, pénétrables par l'eau ou par l'air. De ce fait, dans l'imaginaire collectif, l'eau dilate les pores par où pénètrent les germes de la maladie et s'échappe la force vitale. Le bain et donc l'eau sont ainsi perçus comme des éléments favorables à la propagation des microbes, générant progressivement une absence de l'eau dans les rituels de toilette et entraînant une nouvelle gestuelle. Comme si la peste, avec ses lointaines conséquences sur l'imaginaire, avait suspendu un geste physique, comme si les représentations du corps avaient conduit à la suppression d'une pratique directement concernée par l'hygiène corporelle. Mais le rejet de l'eau n'efface pas pour autant les pratiques de propreté qui se voient remplacées. On se pare, s'essuie avec du linge, devant des tables remplies de flacons élégants contenant diverses fragrances, de coffrets renfermant le moindre outil nécessaire et de poudres pour élever son teint (fig.11). Pendant une certaine période, de nombreuses raisons s'opposent à un usage fréquent de l'eau. Craintes indécentes des ablutions intimes, absence de connaissances d'une relation entre propreté et saleté, mauvaises et faibles quantités d'eau disponible ou habitude de lier l'usage du bain avec un rite de passage (naissance, mariage, mort). Mais finalement, les craintes principales à l'égard des maladies finissent par tomber d'elles-mêmes. Progressivement, la pratique de l'eau se transforme à nouveau (fig.12). User de l'eau ne semble finalement pas être un rituel assez long pour réellement être angoissant et engendrer une ouverture corporelle risquée. L'immersion devient une pratique à nouveau possible, tolérée avec prudence, et s'installe dans les classes supérieures de la société du XVIII<sup>ème</sup> siècle. L'eau s'intègre dans de nouveaux circuits. Une conquête lente, car les effets mécaniques de l'eau sont foisonnants. L'immersion représente une succession d'actions qui n'ont pas pour seule influence sur le corps la propreté, et l'eau recouvre toujours un certain nombre de croyances. L'eau chaude se veut pénétrante, détentrice d'influences émollientes, quand l'eau tiède, elle, est supposée apaiser les nervosités et malaises corporels. L'eau froide, quant à elle, se veut revigorante, permettant d'affermir la musculature. Un intérêt nouveau pour l'eau et le bain naît, où l'on insiste justement sur la variété de ses effets, en fonction de la température déterminante, à laquelle va s'ajouter une signification sociale. La distinction entre une eau chaude et une eau froide témoigne d'une divergence entre une mollesse aristocratique et un désir d'ambitions conquérantes. Quoi qu'il en soit, l'eau gagne à nouveau en importance, et de nouveaux dispositifs sont proposés à domicile, tel que le bain par exemple, promu comme un moyen supplémentaire de lutter contre la contagion (fig.13). L'histoire de l'eau est ainsi un facteur déterminant dans l'évolution de la propreté, elle même déterminée par l'évolution de l'image du corps. L'eau semble avoir changé de sens et jouer un rôle préservateur, n'exposant plus aux risques mais les écartant. Pourtant, elle se veut toujours rare. Le corps médical érige des normes, des conduites et des gestes qui multiplient les objets et rituels destinés à chasser la saleté, la maladie et la mort. Lavabos, baignoires, robinets, tant de dispositifs qui vont permettre une hygiène quotidienne et à domicile. C'est au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle que plusieurs faits apportent enfin des justifications concrètes à la pratique régulière du bain et des ablutions, notamment par les travaux de Pasteur insistant sur un usage de l'eau permettant d'éliminer la crasse mais aussi de combattre les microbes, revêtant un rôle préventif. Le bain par immersion devient une pratique conseillée, et adoptée en France, témoin de la traversée de l'eau dans les imaginaires et les fonctions. « *Douche vaginale, elle sert les « funestes secrets » et, pense-t-on, limite les naissances; tiède et parfumée, elle dispense un plaisir autrefois réservé aux dandys; fontaine de village, elle participe à la vie de la communauté et règle le ballet des femmes qui s'y rendent; cuvette, lavabo, bidet, water-closet, elle imprègne les rites de la propreté et de l'hygiène; lessive moderne, elle donne à l'homme son*



« blanc quotidien »; égout, elle taraude les entrailles de la ville; château d'eau, elle modifie la ligne du ciel. »<sup>12</sup> Ainsi, une eau pleine d'entrain, qui a influencé nos vies sur de nombreux niveaux. Mais après avoir été investie par la science, symbolisant l'hygiène sacro-sainte des pasteuriens, l'eau devient inévitablement au XIX<sup>ème</sup> siècle un produit industriel et commercial. Le culte de l'eau se laïcise et imprègne notre quotidien, se transformant en un objet de consommation ordinaire dans un pays tempéré, riche, dit laïque. Au même titre que le charbon, l'eau assure l'essor des régies municipales et conforte le profit des sociétés capitalistes. Elle finit par modifier le paysage, visible et souterrain, principalement d'abord dans le monde urbain, pour pénétrer progressivement dans nos quotidiens et devenir un produit banalisé....

L'eau a fait notre conquête en transformant le monde dans lequel nous vivons et en s'installant dans nos vies quotidiennes. Pour cela, ce sont les circuits de l'eau qui ont changé jusqu'à modifier notre imaginaire urbain. Le thème central est celui de la distribution et de l'évacuation de la ressource, car l'eau est lentement mais sûrement devenue un élément indispensable à l'espace public et privé. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, on voit se multiplier les marques de la conquête de l'eau dans l'espace public. Le paysage de la ville se modifie d'abord avec la multiplication des fontaines, des lavoirs puis des bain-douches. Si avant l'apparition des fontaines et des lavoirs, on se lave dans des baquets, mares ou cours d'eau, le développement de ces installations marque une première délimitation des espaces dédiés à la toilette, cela dans l'espace public. La fontaine, en complément de ses aspects utilitaires, recouvre encore un souci esthétique et surtout symbolise une eau jaillissante chargée de puissance, tandis que le lavoir, lui, constitue un monument essentiel du culte nouveau de la propreté. Pour avoir accès à l'eau dans son domicile il faut alors puiser l'eau dans ces espaces publics pour la porter à bout de bras, au moindre besoin. Une contrainte qui réduit son usage à l'essentiel (boisson, cuisson, lessive, et rarement une toilette personnelle). Puiser l'eau représente une corvée quotidienne pour les femmes, néanmoins un point de rassemblement, moment de rencontre favorisant la vie sociale. A la veille de la Révolution, moins du quart des familles Françaises utilise 15L d'eau par jour. Le reste de la population n'atteint pas cette moyenne, qui aujourd'hui gravite autour de 148L d'eau par jour et par personne. Progressivement, l'acquisition de fontaines à domicile forme la principale réserve d'eau de la maison, élément essentiel de stockage à capacité variable, réservé aux familles aisées (fig.14). Le stockage de l'eau se révèle assez rudimentaire pour le reste de la population : des seaux en cuivre, en fer, en faïence ou en bois éparpillés dans le logis. Quand les eaux se révèlent être usées, pas de vidange. On jette le liquide par la fenêtre, dans les rues, ce qui rapidement vient soulever le problème des odeurs. Peu à peu s'imposent l'hygiène et la salubrité publique à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, et les autorités municipales se rendent bien compte que l'eau ne peut plus être tributaire de telles corvées et de la qualité aléatoire des fontaines publiques souvent porteuses de maladies. On doit pouvoir accéder à l'eau en abondance et procéder à de bonnes ablutions. Peu à peu, les travaux titanesques d'adductions conduits par les ingénieurs de la révolution industrielle pour acheminer le précieux liquide jusque chez l'habitant, l'emportent sur la volonté de construction de lavoirs publics pour blanchir le peuple. Les châteaux d'eau, figures de nouveauté, se propagent dans les paysages du XX<sup>ème</sup> siècle, pour faire apparaître un réseau unifié moderne, comportant un système d'adduction d'eau individuel. Un univers souterrain se ramifie, créant une « ville à l'envers », invisible et nauséabonde. L'évolution des savoirs sur l'eau se manifeste également dans le domaine privé. C'est l'alimentation en eau courante avec une évacuation possible vers un tout-à-l'égout qui vient faciliter l'installation de baignoires à domicile et de tout un équipement sanitaire adjacent. Avant que l'eau ne devienne un produit de consommation courant, dans les intérieurs populaires,

---

<sup>12</sup> Jean-Pierre Goubert, *Une Histoire de l'Hygiène, Eau et Salubrité dans la France contemporaine*, Paris, Fayard, « Pluriel », 2011, p.33.

elle est une ressource rare qui constitue un véritable luxe. Précieuses et coûteuses, les baignoires qui peinent à être remplies viennent lentement remplacer les baquets et cuvettes, les bains pris au fleuve ou dans les établissements publics. Les classes aisées, elles, utilisent depuis un moment déjà des baignoires publiques ou bien font appel aux « bains à domicile » (fig.15). Des services proposés par des entreprises privées, où des porteurs d'eau livrent baignoires et seaux d'eau chauffée directement à domicile. De ce fait, *« l'eau qui vient aux maisons est infiniment plus considérable qu'elle n'était il y a une quinzaine d'année; ce qui provient de l'usage très fréquent des bains que les médecins ordonnent aujourd'hui dans beaucoup plus de maladies qu'ils ne faisaient anciennement et du goût que le public a pris pour cet usage; de sorte qu'il y a des bains dans toutes les maisons nouvellement bâties, et que lorsqu'un particulier aisé veut louer un appartement, il regarde une salle de bain comme une des pièces les plus essentielles. »*<sup>13</sup> Ainsi, les transformations immobilières et techniques permettent dans les grandes villes d'apporter l'eau jusque dans les immeubles et cela, par des canalisations atteignant tous les étages. Le plan des logements se structure, les arrivées et évacuations se perfectionnent, permettant un accès à l'eau à volonté dans la cuisine et l'espace dédié à la toilette dans le logement. Un travail induit par des transformations mécaniques de l'adduction, de la plomberie, et des techniques de chauffage de l'eau qui ont déterminé une apparition progressive et lente d'une véritable salle de bain, où chaque élément, lavabos, baignoires et toilettes se veulent désormais fixes et alimentés directement en eau (fig.16). Le XIX<sup>ème</sup> siècle est ainsi marqué par un rite de toilette emprunté d'une double exigence : une eau en abondance, pour un lavage quotidien du corps et une clôture où les ablutions peuvent se faire en dehors de tout regard extérieur. L'eau se banalise et fait de notre toilette un sanctuaire, où se laver devient un rite d'hygiène. Ce n'est qu'une histoire récente, puisque c'est au début du XX<sup>ème</sup> siècle que s'achève la mise en place des circuits souterrains d'approvisionnement et d'évacuation d'eau à Paris. Après des siècles de rationnement, faire couler des litres d'eau est perçu comme une révolution mais soulève rapidement une question liée à nos consommations à outrance.

### **III) Design et confort**

L'eau est un élément important, indissociable dans l'histoire de l'évolution de l'hygiène. Evoluant dans l'imaginaire des populations, perçue comme source de plaisir puis dangereuse pour le corps et la santé puis redevenant un élément essentiel en lien à la propreté, l'eau n'a pas toujours revêtu cette image actuelle de pureté. Devenant progressivement un élément indispensable à l'espace public et privé, la conquête de l'eau et de l'hygiène a modifié les paysages de nos villes, de nos espaces et nos habitudes. Objectivée par le savoir, l'eau est devenue un produit sanitaire, industriel, commercial, matière première, source d'énergie, cible publicitaire : elle s'est démocratisée. Les gestes liés à l'eau se sont quant à eux presque mécanisés. Le besoin de propreté a fait de la toilette une pratique à réaliser à l'abri des regards, où l'eau et l'évolution de son adduction à domicile a permis de cloisonner l'espace du bain dans un seul et même espace. Les équipements devenus fixes ont engendré une autonomie grandissante. La toilette témoigne ainsi d'une généalogie des gestes, qui s'accompagne d'objets, d'un progrès technique et d'aménagements intérieurs eux même indissociables de l'évolution de notre intimité corporelle. A chaque époque ses règles du jeu de l'intime. Néanmoins, l'histoire de la toilette reste vraisemblablement indissociable de celle du progrès technique témoin d'un nouveau confort.

---

<sup>13</sup> Jacques Hippolyte Ronesse, *Vue sur la propreté des rues de Paris*, Paris, 1782, p.91

## 1) Une évolution technique et matérielle

Le terme confort, du temps de l'Ancien Régime, désignait celui de commodité, alors que le terme du Dictionnaire de l'Académie en 1842, l'entend davantage comme un « *bien-être matériel, aisance de la vie.* » Lorsque le terme de confort tend à remplacer celui de commodités dans les dictionnaires, l'évolution tient à une transformation des lieux et des pratiques. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, le mot confort s'accompagne, plus particulièrement dans l'élite, d'une redistribution des espaces intérieurs et d'une attention inédite portée à la constitution d'espaces intimes. Autant de dispositifs qui assurent une instrumentalisation de l'intime, avec des espaces soustraits aux regards et ustensiles spécifiques. A ses débuts, le mot confort évoque des pièces mieux agencées et des objets plus maniables. Un marqueur qui se révèle décisif dans la représentation de l'habitation, transformant des lieux et des pratiques, et influant sur les gestes quotidiens, les déplacements les plus modestes, les manipulations les plus habituelles. Des espaces nouveaux auxquels s'adjoignent de nouveaux meubles et de nouvelles commodités, qui s'individualisent, se spécifient et se diversifient dans l'espace. Un mobilier, issu d'un travail artisanal tout particulier, parfois véritables inventions mécaniques, passant en un instant d'un statut décoratif à un statut fonctionnel (fig.17) et qui assurent une instrumentalisation de l'intime, permettant une plus grande autonomie de soins. Georges Vigarello offre un éclairage nuancé sur l'émergence d'un confort que l'on peut alors qualifier de moderne au XIX<sup>ème</sup> siècle. Son hypothèse est que le phénomène d'apparition du confort se traduit bien moins par l'apparition de nouvelles typologies de mobilier que par une réorganisation et un contrôle de l'espace privé et surtout des flux qui le traversent. Un « *luxure, calme et volupté* », tributaire de la bonne gestion des « *effluves, relents et fétidités* »<sup>14</sup>. En effet, le confort suppose un travail sur les flux et les odeurs, l'air et la chaleur, et réinvente un rapport entre l'espace interne et l'espace externe de l'habitation. Une nouvelle place à l'intimité et au bien-être se fait dans l'habitat. Ainsi, le confort est fondé sur une vision unifiée d'un ensemble de l'habitat, des flux qui le traversent, et la transformation des pratiques impliquées. La transformation des flux de l'eau domestique en est particulièrement significative, présentant un lourd quadrillage de distribution. Un bouleversement qui a atteint directement les comportements hygiéniques et réciproquement, sans doute, les nouvelles exigences hygiéniques ont été à l'origine de ce renouvellement des flux. Car cette gestion totalement inédite de l'eau, de ses usages, ses acheminements, ses évacuations, a transformé les pratiques hygiéniques elles-mêmes. Aujourd'hui, il semble difficile voire impossible d'imaginer un monde sans eau courante, sans un simple robinet grâce auquel, d'un geste ordinaire et presque automatique, on remplit sa casserole ou fait couler son bain. L'eau courante, comme l'électricité ou le gaz furent les conditions premières du confort moderne, massivement répandu dans les années 1960. L'intimité, soustraite au regard des autres est progressivement instrumentalisée et conditionnée en grande partie par cette idéologie du confort et par la montée de l'hygiénisme. Si l'on voit le confort moderne comme une notion historiquement datée, on peut remonter sa naissance à la période des Trente Glorieuses, grande période de modifications de nos modes de vie et d'une approche renouvelée du corps. Le confort est aujourd'hui une qualité qui est attendue de l'enveloppe du logement, comme troisième peau. Pour y satisfaire, le logement doit comporter un champ social, une articulation autour de volumes, un champ technique, une enveloppe matérielle facilitant l'accomplissement corporel et les pratiques domestiques, et enfin, un champ esthétique, trouvé dans la qualité des volumes, des matériaux et équipements, ainsi que dans l'apport suffisant de lumière. La notion de confort est désormais nécessaire et omniprésente à la pratique du design d'aujourd'hui, définissant un ensemble de commodités matérielles destinées à

---

<sup>14</sup> Alain Corbin, *Le Miasme et la Jonquille, L'odorat et l'imaginaire social*, Paris, Aubier-Montaigne, « Collection historique », 1982, 334p.

améliorer la vie quotidienne de l'utilisateur. Finalement, c'est de par la multiplication et la diversification des biens de consommation, conçus dans le but d'apporter satisfaction à nos corps et esprit, que le confort s'est installé durablement dans le logement, devenu un espace de vie privée. De ce fait, le logement peut être défini de la même manière que Marcel Mauss définissait le vêtement : comme « *une industrie de la protection et du confort* ».

A l'ère de la mécanisation de nos espaces privés, on aspire à une démocratisation du confort. Les deux foyers principaux de cette mécanisation, la salle de bain et la cuisine vont dominer la maison toute entière. La salle de bain d'aujourd'hui avec son équipement standard (baignoire, lavabo, WC) est le fruit d'une longue et incertaine démarche. Créant un espace dédié à la toilette, l'individu se donne un autre temps et une autre relation de soi à soi devient possible, annonçant une propreté nouvelle, locale et échappant aux regards extérieurs. Le type de bain qui domine aujourd'hui est finalement une version mécanisée du bain primitif, nettoyant superficiellement l'extérieur du corps, adjoint à un instrument symbolique : la baignoire<sup>15</sup>. On propose des baignoires à domicile depuis le temps des marchands d'eau, qui proposaient alors leurs services, chargés de baignoires remplies d'eau chaude dans les rues de Paris, qu'ils montaient jusque dans les appartements. Pour d'autres, les baignoires à domicile sont alors pliables ou transformables, dans la pièce principale, prenant l'apparence de garde-robe ou de sofa lorsqu'elles ne servent plus. La salle de bain ne pouvait devenir un espace dédié dans le logement tant que manquait son élément essentiel : l'eau. L'eau courante est un préalable de la salle de bain moderne. Avec son apparition à tous les étages, les baignoires et chauffe-eau deviennent des éléments fixes, intégrés à un réseau complexe de tuyauterie et de dispositifs de ventilation. Le XIX<sup>ème</sup> siècle est ainsi marqué par le passage d'un mobilier nomade à stable. C'est vers 1900 que la salle de bain Anglaise invente le confort, pionnière dans l'évolution de la plomberie, des adductions d'eau, des réseaux d'égouts et de la fonte. Tout est prévu pour être à porté de main et réconforter la nudité. L'espace est généralement orné de soie ou de tulle, destinés à mieux faire oublier le terrible prosaïsme de la lourde baignoire en porcelaine ou du bidet, dont la vue offense la pudeur. Des équipements de douche perfectionnés, combinés à la baignoire ou indépendants, des bains de siège, des bidets, des WC, des lavabos complètent cet ensemble de luxe qu'il aurait été difficile d'enfermer dans les limites d'une cabine. C'est ce modèle de la salle de bain qui encouragea l'industrie à fabriquer un modèle tout aussi confortable mais à moindre coût, la baignoire demeurant un luxe jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle. Selon une étude datant de 1880, en Amérique, cinq habitants sur six n'avaient alors aucun autre moyen de se laver qu'au seau et à l'éponge. Avec l'arrivée de la salle de bain Américaine, qui deviendra notre modèle standard, la salle de bain devient purement technique et fonctionnelle (fig. 18). Le bain se démocratise aux alentours de 1915, et à l'ère de la mécanisation intégrale, l'Amérique joue un rôle essentiel dans l'évolution de l'équipement sanitaire. Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale, en 1950, que les architectes commencent à intégrer les salles de bains sur leurs plans. Les installations standards font leur apparition : la salle de bain devient désormais un cabinet aux dimensions réduites, annexé à la chambre à coucher, où les équipements sanitaires sont disposés rigoureusement, encastrés et regroupés aux côtés d'une plomberie complexe et de robinets chromés. La fabrication en série permet la conception de la baignoire monobloc, encastrée, dans un minimum de temps et de coûts. Elle constitue la norme de la salle de bain américaine, son principe fondamental, son module. On ne peut qu'être frappé par la simplicité de ce modèle, une évolution dépouillée et sans ornements. Il semble que la conception de telles structures repose sur la conviction qu'aucun raffinement décoratif ne soit possible sur des objets soumis quotidiennement à l'action de l'eau et de la vapeur. Une popularité grandissante de la baignoire encastrée qui indique

---

<sup>15</sup> Siegfried Giedion, *La mécanisation au pouvoir*, Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de Création Industrielle, 1980, 592p.

le passage d'un état de meuble à celui d'organe intime de la maison. Au-delà de l'évolution des installations sanitaires, c'est aussi celle d'objets précis qui ébauchent un lavage intime et en indiquent la présence. Le choix de nouveaux éléments, du porte serviette au miroir, favorisent l'effacement de toute aide extérieure. Les objets s'associent, s'accouplent, se répondent. On observe une connexion des supports fixes rapprochant ainsi les objets de la main et permettant une économie des mouvements dans un espace totalement privatisé. Un éloignement des contacts indiscrets s'est progressivement amorcé dans ce moment intime, où s'est constitué un rapport de soi à soi grandissant. Jamais cette exigence sur l'intimité ne s'était à ce point manifestée. L'histoire de la propreté s'associe pour la première fois à un espace défini et à l'utilisation d'appareils inédits permettant de suppléer à la domesticité traditionnelle. On prend le temps et il devient plus aisé de se contempler, le miroir palliant à l'incapacité humaine de se voir directement, témoin de l'évolution du souci de soi et d'une indépendance hygiénique. Finalement, l'arrivée de la mécanisation des appartements est déterminante dans le rapport de chacun à l'intimité, au soin du corps, à l'hygiène. Les éléments techniques comme les gaines d'eau, de gaz ou la Ventilation Mécanique Contrôlée par exemple, replacent la cuisine et la salle de bain au coeur de la vie. Pourtant, un espace de bain dont les Français sont souvent plutôt mécontents, y consacrant un petit budget représentant seulement 3,5% du budget total consacré au logement. Le manque de rangements, d'espace, d'éclairage, une ventilation trop présente ou absente par le manque d'ouverture en sont souvent les points les plus négatifs, sans oublier la froideur de ces espaces, comparables dans la majorité des cas à des laboratoires d'hygiène.

## 2) Une privatisation des espaces

La revalorisation de l'intimité corporelle découle incontestablement d'une spatialisation du terme, favorisant des espaces de retrait. A travers l'analyse des foyers parisiens du XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, on voit dans l'époque moderne le premier développement du besoin d'intimité, découlant de l'observation du cloisonnement et de la spécialisation des pièces dans le logement. Michelle Perrot, dans son introduction à *l'Histoire de la vie privée au XIX<sup>ème</sup> siècle*, souligne l'émergence du sujet moderne au sein de la sphère privée, au lendemain des bouleversements révolutionnaires. Après la dictature du « tout public », on assiste à un repli progressif sur un espace d'épanouissement individualisé et privatisé. La perception du temps de l'intime change et s'articule autour d'une quotidienneté ritualisée par des gestes spécifiques et devenus ordinaires. La constitution d'un appareil législatif protecteur à l'égard de la propriété privée, l'affirmation d'un besoin d'introspection, le développement de théories hygiénistes impliquant un nouveau rapport à soi constituent autant d'aspects qui témoignent de l'apparition d'un siècle de l'intime (fig.19). Au croisement de l'intériorité et de l'extériorité, l'intime au XIX<sup>ème</sup> siècle semble engager plus que jamais une dynamique spatiale. Georges Vigarello, spécialiste de l'histoire des moeurs affirme que « *Le privé, c'est d'abord un espace de retrait pour le moi* ». <sup>16</sup> Il montre que la différenciation de lieux privilégiés s'effectue au XX<sup>ème</sup> siècle et précise que « *Cet espace privé qui se constitue matériellement correspond à la formation d'un espace mental. Construire des espaces dédiés au privé, cela revient à dire : j'ai dans mon espace mental des activités spécifiques qui ne concernent pas tout le monde.* » <sup>17</sup> Un souci de soi inédit, où le sujet qui s'émancipe a besoin d'espaces pour s'affirmer. C'est avec les espaces intimes dédiés à l'hygiène que le mouvement est le plus saisissant. C'est le corps lui même qui se privatise. Le respect de la vie privée et de l'intimité

---

<sup>16</sup> Georges Vigarello, « Histoire de la bulle », *Philosophie Magazine*, n°19, mai 2008, p.43-44

<sup>17</sup> Ibid.

s'érigent alors en principes moraux, dont le rôle est central dans la formation du sujet moderne, autonome et singulier. Les équipements hygiéniques sont à l'origine de cette dislocation des espaces habitables et en redéfinissent les usages et les fonctions. Le nouveau dispositif du cabinet de toilette allie à l'épaisseur spatiale d'une pièce supplémentaire, une épaisseur psychologique puisque la clôture renforce l'intimité. On y voit la volonté de créer un espace où abriter une vie privée individuelle, où s'appartenir pleinement, le désir de donner une existence matérielle à la relation que l'on entretient avec soi-même. La toilette est un moment d'introspection fort, un lieu qui aspire à une pratique nouvelle. Il n'est plus simplement question de bienséance, de société, ou de devoir. On accède aujourd'hui directement à sa fragilité, ses doutes, ses craintes. La salle de bain représente à ses débuts un refuge contre le monde, la toilette un moment où le temps n'existe plus et où naît « *un art de la sensation immédiate et du regard furtif. Une façon aussi de souligner la curiosité envers l'ablution : gestes simples et pourtant cachés, intimité familière et pourtant dérobée.* »<sup>18</sup> Les préoccupations hygiénistes, renforcées par la science et découvertes médicales ont engendré un changement radical des conditions de vie urbaine, faisant entrer dans les moeurs les binômes hygiène/moralité, propreté/dignité, santé physique/santé morale. Des termes qui s'appliquent en premier lieu à la salubrité publique, sociale et urbaine avant de se déplacer vers la salubrité domestique.

Lieu voué à la propreté du corps, la salle de bain est la locution moderne pour désigner une pièce qui existe pourtant depuis l'antiquité. Salles de lustration antique, chambres à bains médiévales, pavillons de bains dans les parcs des châteaux, appartements de bains sous Louis XIV, cabinets de bains sous Louis XV, cabinets de toilette puis salles de bains au XIX<sup>ème</sup> siècle. Si il fut un temps où la totalité de l'habitat représentait un espace de réception, progressivement un cloisonnement s'effectue et la circulation des convives se voit normée. Au XVII<sup>ème</sup> siècle, la chambre constitue à la fois l'espace où l'on couche et, dans un même temps, l'espace où l'on reçoit, sans aucune distinction. Le XVIII<sup>ème</sup> siècle vient distinguer le lieu spécifique du repos et de l'intimité, de la salle réservée à la sociabilité. L'apparition du boudoir forme les prémices d'une version féminine du cabinet de toilette. Mais dans l'aristocratie comme dans les appartements bourgeois, le cabinet de toilette reste longtemps dépourvu de son élément essentiel : l'eau courante. La conquête de l'eau et donc de la salle de bain a véritablement dilaté l'appartement. Elle est progressivement devenue une annexe de la chambre à coucher (fig.20). Une invention qui a renversé les codes de la maison bourgeoise, initiée par Charlotte Perriand. Une idéologie moderne au XX<sup>e</sup> siècle, concevant une salle de bain attenante à la chambre, ou une cuisine donnant sur le salon, libérant ainsi la femme qui n'a plus alors à se cacher à l'arrière de la maison pour cuisiner ou faire la lessive. Pour Le Corbusier, la mission fondamentale de l'architecture revient simplement à construire pour loger les hommes. Une vérité particulièrement nécessaire au moment de l'après-guerre, période de crise du logement sévère. Se loger, s'abriter devient l'un des premiers besoins à satisfaire. « *Une maison est une machine à habiter. Bain, soleil, eau chaude, eau froide, température à volonté, conservation des mets, hygiène, beauté par proportion* ». <sup>19</sup> Telle est la mission qu'il se donne. L'architecte doit ainsi percevoir le fait « d'habiter » comme un problème technique, en analyser les besoins perçus comme universels, pour les ajuster efficacement à l'organisation de l'espace. Avec les unités d'habitation, Le Corbusier tente de rendre accessible au plus grand nombre un confort moderne, enveloppant des techniques et esthétiques nouvelles. Les appartements comprennent systématiquement des installations comme le chauffage, les WC, la salle de douche... En 1954, en France, seul un logement sur dix dispose d'une baignoire ou d'une douche

---

<sup>18</sup> Georges Vigarello, *Le propre et le sale, L'hygiène du corps depuis le Moyen Age*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1987, 288p.

<sup>19</sup> Le Corbusier, *Vers une architecture*, Paris, Flammarion, 1995, 253p.

et 26,6% de WC intérieurs, quand 40% des habitations n'ont pas encore l'eau courante<sup>20</sup>. L'apparition dans les villes d'ensembles d'appartements ainsi que le progrès dans les adductions d'eau ont aidé à développer ces « nouvelles » habitudes. En 1955, le projet Corbuséen prend son sens et les nouveaux habitants de la Maison Radieuse trouvent une réponse à leurs besoins matériels immédiats, en découvrant le confort de l'accès à des réseaux (fig.21). L'immeuble collectif rationalise l'espace, l'organisation des circulations ainsi que le raccordement des logements en réseaux : eau, électricité, chauffage. Un confort distribué à tous les étages. Durant les Trente Glorieuses en France et dans les pays occidentaux, la production intérieure est multipliée par quatre, entraînant un accroissement des logements neufs, une amélioration du confort et du niveau de vie des ménages. 37% des logements disposent de l'eau courante en 1946, 97,2% en 1975. La salle d'eau avec douche ou baignoire n'existait encore que dans 5% des habitations en 1946, 70,3% en offriront une en 1975. C'est l'ère de l'accès à la consommation de masse, où l'ensemble de la population dispose d'éléments de confort, impensables pour les générations précédentes. Un accroissement du niveau de vie qui paradoxalement génère la présence massive de nombreux appareils et installations ménagères, donnant aux habitants un ressenti d'exiguïté auquel tente de s'adjoindre un impératif d'intimité. Le logement doit marquer l'intimité par la délimitation d'un espace protégé des incursions extérieures, et cloisonner dans son for intérieur les différents espaces investis par la même famille. Si aujourd'hui les espaces semblent se rouvrir de nouveau sur la chambre, l'intimité semble toujours être recherchée et peu discutable. Mais qu'en est-il des habitudes liées à nos pratiques? De nouvelles préoccupations voient aujourd'hui le jour, face à un usage abondant de l'eau, une multiplication des objets jetables, chimiques et polluants ainsi qu'un prosaïsme évident dans les installations principales. Une pièce étroite, close, où règne une consommation quotidienne en abondance qui ne semble plus toujours bien légitime.

### 3) Légitimité du confort

Aujourd'hui, il semble peu évident d'imaginer un monde sans le confort des installations acheminant l'eau courante directement à domicile. En une micro seconde, d'un simple geste, l'eau jaillit pour notre plus grand plaisir. Pourtant, l'eau demeure une ressource précieuse et épuisable, aujourd'hui devenue indispensable et utilisée à outrance. Elle a engendré un bouleversement dans les paysages de nos villes et de nos logements ainsi que dans l'entretien de notre corps. Objectivée par le savoir, l'eau s'est progressivement laïcisée, et transformée en objet de consommation ordinaire dans un pays riche, conservant pourtant son ambiguïté légendaire. La société capitaliste qu'est la notre aujourd'hui a vu en l'eau la possibilité d'une nouvelle source de profit. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'eau demeure un objet de conflit social, politique et culturel. Domestiquée, mécanisée, rentabilisée, elle s'impose à une population en pleine croissance et triomphe auprès de tous. Longtemps restée un privilège des plus aisés, elle est devenue accessible au plus grand nombre, alors valorisée par le savoir, les expositions, les fontaines monumentales, les messages publicitaires et pédagogiques. Finalement, même laïcisé et banalisé, ce « produit » de la révolution industrielle conserve un caractère sacré, et fait toujours l'objet de nombreux rituels. Mais alors qu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle la consommation d'eau avoisine les 20 litres d'eau par jour et par personne, l'évolution économique et sociale, la modernisation et les changements de modes de vie ont contribué à une fulgurante augmentation de consommation (fig.22). Si nous avons vécu une ère révolutionnaire, une ère d'abondance, où l'on se souciait peu d'ouvrir le robinet pendant des heures pour se servir en eau potable, petit à petit les consommateurs prennent conscience de la valeur de

---

<sup>20</sup> Source INSEE, *Les conditions de logement en France*, 2017

l'eau, tentent de réduire leur consommation au quotidien et de préserver cette ressource naturelle. S'il existe déjà des solutions nous permettant de réduire notre débit d'eau, modifier nos rituels semble devenir une solution inévitable si l'on souhaite préserver cette ressource. Des projets menés par des designers ont mené à l'élaboration de nouveaux rituels inspirés de pratiques traditionnelles passées tel que Clémence Valade et son projet *Us et coutumes : hygiène* (fig.23) qui revalorise la toilette au gant à partir d'un élément oublié : la cassotte; ou à partir de matériaux novateurs comme Felipe Ribon et son projet *Another Bathroom* (fig.24), où il repense toute la structure de la salle de bain à partir d'un tissu technique, déhoussable et lavage, entraînant ainsi de nouveaux usages. Des solutions qui paraissent aujourd'hui utopistes à mettre en place à grande échelle mais qui amorcent des renouvellements de pensées. L'eau, omniprésente dans l'habitat, y est distribuée dans la salle de bain et la cuisine, et utile à différents niveaux. Notre consommation quotidienne avoisine aujourd'hui les 148L, dont 39% consacrés à la toilette complète. Le reste se partage ensuite entre les toilettes, la lessive, la vaisselle, l'arrosage, la cuisine et l'alimentation. Une utilisation qui n'apparaît plus légitime face aux inégalités d'accès dans le monde, et à l'épuisement de cet élément qui nous paraissait abondant mais qui souffre du réchauffement climatique grandissant. Des modifications qui entraîneront en conséquence des modifications sur notre rapport au corps et notre intimité. Car finalement, s'il a fallu lutter pendant des années pour ancrer dans les consciences populaires les besoins d'une toilette intégrale quotidienne à l'eau pour le bien de sa santé et comme norme sociale, aujourd'hui, les dermatologues semblent nuancer ce discours. L'action de l'eau sur la peau révèle des fonctions décapantes, nuisibles à son bon état. La toilette quotidienne, pour des questions de santé, ne semble plus être synonyme d'une obligation quotidienne. Cependant, la question reste de savoir comment réduire un usage abondant omniprésent dans ce rituel, tout en préservant les questions de normes sociales, d'intimité et de confort qui en découlent.

Car de plus, au-delà des ressources en eau, l'espace dédié à la toilette est devenu un véritable objet de désir, et donc dès 1900 un enjeu commercial qui a participé à la standardisation de notre quotidien, dans un décor neuf et aseptisé du consumérisme (fig.25). A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les salles de bains ressemblent à ce que l'on pourrait nommer des boudoirs. Dans l'aristocratie, les baignoires sont farcies de rubans et de volants pour tenter de faire oublier le prosaïsme des installations sanitaires. Progressivement, pour des questions d'hygiène, des changements s'opèrent. On préconise par exemple des peintures lavables pour recouvrir les murs plutôt que des étoffes ou papiers jusque-là repères à microbes. L'Exposition d'hygiène de 1900 met à l'honneur la salle de bain américaine, fonctionnelle et moderne. Le commentaire du journaliste de *La Construction Moderne* illustre bien cette différence de conception, avec une mentalité française de la toilette encore liée au luxe, à la femme, à la sociabilité. « *Tout cela est bien différent de ce que nous avons l'habitude de faire en France où sont les caillebotis, les meubles en bois plus ou moins nouveau style, servant de toilette, de table à coiffer ou dissimulant les meubles d'usage trop intime. Ici, le water-closet, le bain de siège, le bidet lui-même ne songent pas à se dissimuler. Cela donne l'impression d'une usine à laver, à décortiquer, à décrasser.* »<sup>21</sup> Les Français sont choqués face à cette usine à décrasser, efficace mais qui met à nu ses entrailles et se voit investie par de nouveaux appareils. Elle cesse de ressembler à ces vastes petits salons où l'on pouvait se détendre et pratiquer ses exercices de gymnastique. La salle de bain est dépouillée pour devenir une pièce carrelée, telle qu'on la connaît aujourd'hui, équipée des seuls éléments émaillés blancs, pratiques pour laver et être lavé. Face à la multiplication des appareils et gadgets hyper spécialisés, on éprouve désormais un inconfort psychologique grandissant. L'espace intime s'est creusé jusqu'au vertige, étayé par les publicités, les rêves consommatoires, l'attention au mieux-être. Mais a-t-on eu raison de laisser nos salles de bain se métamorphoser en laboratoires d'hygiène? Le bain ne répond plus simplement à

---

<sup>21</sup> Monique Eleb, « La mise au propre en architecture », *Techniques & Culture*, 54-55 | 2010, p.588-609



des besoins purement hygiéniste et la salle de bain autorise à nouveau de secrets plaisirs, encouragés par la multiplication de produits codant ce « bien-être ». Aujourd'hui, et d'autant plus dans l'espace du bain, nous sommes entrés dans une ère du tout jetable, de l'usage unique. Un phénomène qui engendre une consommation importante de ressources. En amont, une production souvent toxique, et en aval, une quantité considérable de déchets. Des produits qui connaissent une croissance exponentielle depuis les années 60 et aujourd'hui omniprésents dans notre quotidien. A l'origine de cet engouement, l'apparition d'un nouveau matériau : le plastique, bon marché et léger. Des alternatives semblent progressivement se mettre en place avec le retour des matériaux naturels dans nos habitats. Il semble évident qu'une prise de conscience et qu'une consommation plus responsable sont nécessaires. Si le confort a longtemps été témoin d'un besoin quantitatif, où l'on trouvait satisfaction dans l'accomplissement des besoins matériels, il semble être devenu aujourd'hui un besoin davantage qualitatif, où l'on prend conscience des enjeux écologiques liés à nos désirs. La conquête du propre aujourd'hui semble trouver la justification de sa légitimité dans l'intégration de la question de l'écologie. Un regard sur ce moment privilégié de l'intime qu'est la toilette, qui aujourd'hui semble nécessiter un regard neuf et attentif sur l'individualisme contemporain ainsi que sur les phénomènes de consommation.

## Conclusion

Nous avons ainsi vu que l'intimité, bien plus qu'un espace mental se réfère à nos relations, nos espaces et avant tout notre corps, premier support de notre intimité. Le corps représente aujourd'hui une zone de connaissance et de possession de soi, primordiale à la constitution du sujet. Si l'intime semble représenter une frontière entre l'espace privé et l'espace public, le foyer définit par excellence la sphère du privé, abritant un certain nombre de processus liés au corps. Un corps qui aujourd'hui semble s'exhiber uniquement lors de défoulements ritualisés, tel que le rituel de la toilette, qui semble être l'un des rares moments restant et préservé témoin d'un désir d'intimité, dans une société qui prône la transparence. L'hygiène ainsi que les moeurs ont progressivement privatisé le corps, en en faisant un objet à cacher. Si le rapport que l'on a avec l'hygiène passe aujourd'hui en majorité par l'usage de l'eau, le rapport entretenu avec cet élément fut le fruit d'une véritable conquête. Le processus de civilisation a progressivement déplacé son usage vers un besoin de propreté. Un acte relevant du privé, où pour des questions de moeurs et de convenances sociales on s'immerge seul, à l'abris des regards pour préserver sa nudité ainsi que sa santé. Il est difficile de dissocier à la fois l'évolution d'une intimité du corps, de celle des progrès techniques, de l'hygiénisme ainsi que de celle de la spatialisation du logement, chaque notion ayant subi les influences de l'autre, se poussant chacune à évoluer jusqu'à atteindre aujourd'hui une intimité totale dans un lieu dédié, hyper spécialisé. La nudité implique la clôture, la clôture renforce l'intimité, l'intimité est permise par les installations techniques permettant une praticité pouvant induire cette solitude dans le rituel. L'intimité, par de nombreux aspects, est sans nul doute conditionnée et toujours étroitement liée à l'idéologie du confort mais également à l'idéologie hygiéniste. Deux idéologies synonymes d'ordre et d'une sensibilité nouvelle naissante. L'hygiène et le confort ont été les indicateurs d'un déplacement progressif et subtil de la sensibilité, des comportements, des préférences et globalement d'une modification de l'imaginaire collectif et individuel. Une sensibilité nouvelle liée aux nouvelles méthodes d'hygiène personnelle, aux nouvelles façons de se reposer, à l'utilisation de nouveaux artefacts. Si aujourd'hui on peine à imaginer un retour en arrière possible, il semble évident que si l'intimité est à préserver, le confort qui en a découlé induit par l'impératif d'hygiène dans l'espace dédié au bain ne semble plus légitime. Au XX<sup>ème</sup> siècle, la baignoire accompagne le triomphe de l'individualisme, représentant l'occasion d'un retour sur soi, mais progressivement, la standardisation des éléments a entraîné une standardisation des comportements. Une multiplication des accessoires banalisant, conditionnant et normant les gestes que l'on entretient avec son propre corps. Nous prenons conscience aujourd'hui de l'abondance de nos consommations, et ne pouvons plus nier les nouvelles préoccupations écologiques. En ce sens, ma réflexion de projet portera sur ces nouvelles préoccupations, en lien avec un usage abondant de l'eau, de produits jetables, chimiques et polluants. Un renouvellement de ces usages semble nécessaire, mais qui engendrera inévitablement un renouvellement technique, intime, et hygiénique.

## Glossaire

### Bien-être *nom masculin*

Notion subjective désignant un état agréable d'épanouissement à durée variable, résultant de la satisfaction des besoins du corps et du calme de l'esprit.

### Confort *nom masculin*

Dans la période des Trente Glorieuses, où les conditions de vie se modifient, nous entrons dans l'ère du confort, caractérisée par la **multiplication** et la **diversification** des biens de consommation. Le confort s'installe dans les logements, devenus espace de vie privée, où le quotidien a trouvé une **commodité fonctionnelle**. Les préoccupations hygiénistes du XIX<sup>e</sup> siècle font en sorte d'améliorer le confort des habitations, notamment avec l'évolution technique de distribution de l'eau, des systèmes d'évacuation, de traitement des déchets et l'apparition des salles d'eau, dans un but d'assurer l'**hygiène** nécessaire. Aujourd'hui il est inséparable des notions de détente, de calme, d'équilibre mental et de sécurité. Nous sommes passé d'un système **quantitatif** à un système **qualitatif**, où l'on trouve désormais satisfaction dans l'accomplissement des besoins matériels. Néanmoins, une prise de conscience plus globale a envahie la population, renouvelant les enjeux du confort notamment en terme d'écologie. Il représente désormais une notion omniprésente et devenue nécessaire dans la réflexion liée au design.

Ainsi, le **confort moderne** désigne aujourd'hui une **sensation** favorisée par un ensemble de **commodités matérielles** destinées à améliorer la vie quotidienne de l'utilisateur en le soulageant d'activités pénibles. Une quête d'un **réconfort visuel** et d'un **confort matériel** apportant satisfaction du **corps** et de l'**esprit**. Finalement c'est une notion restant subjective et individuelle, tout objet portant une signification différente selon chacun.

### Corps *nom masculin*

Le corps représente une **frontière**, une interface entre une personne et l'extérieur, entre sa vie intérieure et ses relations. Il est un espace de **visibilité**, interface entre privé et public. **Support d'individualité**, il renvoie à son identité unique. Il est le vecteur de construction d'une intimité.

Le sentiment d'avoir un corps à soi n'est pas inné et découle d'un **processus d'appropriation** et de **différenciation** indispensable au cours de l'enfance. Plus tard, le corps devient un espace personnel, **objet de soin**.

### Eau *nom féminin*

L'eau est un élément qui a fait l'objet d'une véritable quête et **conquête** récente en France, encore inachevée dans certains pays où elle reste une ressource rare et précieuse, faisant l'objet de nombreux conflits. Elle a connu un âge cosmologique, religieux et scientifique ainsi que des **imaginaires** différents en fonction des époques. Perçue comme un élément festif puis vecteur de maladies, l'eau est aujourd'hui en lien avec la **propreté**, revêtant un rôle protecteur. Les progrès techniques liés à l'**adduction** de l'eau à tous les étages ont permis de la **démocratiser** et en faire un **objet de consommation** ordinaire, habituel et quotidien. Un élément important, indissociable dans l'histoire de l'évolution de l'**hygiène**, dans le cloisonnement de l'espace du bain et l'élaboration d'un équipement sanitaire fixe.

### Extimité *nom féminin*

Terme repris par Serges Tisseron, il définit ici un processus par lequel des **fragments du soi** intime sont proposés au **regard d'autrui** afin d'être validés. Il ne s'agit non pas d'exhibitionnisme mais

d'une réelle envie ou besoin de se rencontrer soi-même à travers l'autre. Il ne s'agit pas d'un désir de conformisme non plus mais bien d'un désir de reconnaissance de l'originalité de parties de soi jusque là gardées secrètes. Une **mise en jeu** qui relève d'un désir inconscient d'une intégration, une cohérence et adaptation aux normes sociales. La manifestation du désir d'extimité est tributaire de la satisfaction du désir d'intimité. On désire se dévoiler qu'en sachant pouvoir se cacher. Construire une estime de soi passe par un besoin d'intimité mais la construction complète est indissociable du désir d'extimité.

### **Hygiène** *nom féminin*

Le terme hygiène tire son origine du grec « Hugiéion » signifiant « santé ». L'hygiène née avec les **préceptes médicaux** énoncés par Hippocrate. Avec les découvertes Pasteuriennes, les traités d'hygiène englobent la propreté du corps ainsi que l'assainissement des logements dont les sésames sont l'aération, l'eau et le savon. Le concept d'hygiène relève de **pratiques** qui changent en fonction des époques, sociétés, des découvertes médicales, scientifiques et techniques. La démocratisation de l'hygiène corporelle date principalement des années 1950, liée notamment à la généralisation de l'eau dans le logement. Rendue progressivement obligatoire, elle est une **préoccupation** très ancrée dans nos sociétés aujourd'hui désignant un ensemble de principes, de pratiques individuelles ou collectives visant à la **conservation de la santé** et de la **propreté du corps**. Questionnant ainsi une **éthique** du comportement à l'échelle individuelle et participant à une véritable **intégration** dans la société.

L'histoire de l'hygiène reste indissociable de celle des **techniques** (apparition des baignoires, tubs, chauffe-eau, diffusion du savoir, produits d'hygiène...), à l'histoire des **équipements collectifs** (services de distribution d'eau, équipement des espaces publics, hôpitaux, écoles...) à l'histoire du **logement** et de son **confort** (distribution de l'eau dans les logements, apparition des salles de bains, de l'eau chaude, du chauffage central). Elle est également liée à une notion d'**éducation** et d'apprentissage à la propreté, à une **gestuelle** et techniques du corps et de la toilette, à une évolution de la gestion du temps et des **rythmes** de la toilette, des évolutions dans la **médecine**, diffusant les normes à suivre et de celle de la **sensibilité** face aux odeurs et coutumes collectives.

### **Intimité** *nom féminin*

On ne peut cerner l'intimité sans l'inscrire dans une séparation historique entre **privé et public**. La notion d'intimité reste une notion **labile**, un fait de la modernité dont l'un des traits les plus marquants est l'**approfondissement de la subjectivité**, et la constitution d'une **intériorité** faisant la **singularité** de chacun. L'intime représente tantôt ce que l'on **préserve** du regard des autres : la nudité et ses espaces réservés, là où le corps est soigné, là où se vivent les échanges intimes. Tantôt c'est ce que chacun garde **pour soi** : son monologue intérieur, ses secrets, ses émotions et ses souvenirs... L'intime est le lieu où se noue le **dialogue du corps et de l'esprit**. L'intimité qui semble désormais se réduire comme une peau de chagrin, représente aujourd'hui un **agrément**, le confort d'un endroit où l'on se sent bien. L'espace privé représente en effet le témoin de la quête de l'intimité, manifesté à travers un progrès dans la **spécialisation des espaces** et l'apparition de pièces réservées au culte de l'intime.

### **Pudeur** *nom féminin*

Réticence face à la nudité de l'ordre de la sensibilité. La pudeur apparaît à la Renaissance, avec ce que Norbert Elias a nommé « la civilisation des moeurs », où une **mise à distance du corps** se fait jour. Elle est la conséquence de la reconnaissance et représentation de soi et de son propre corps. Une **sensibilité** à l'égard de tout ce qui touche à notre corps va augmenter au cours des siècles. Jusqu'à en arriver à se retenir de montrer, observer, faire état de certaines de ses parties.

Aujourd'hui, une atteinte à la pudeur engendre une disposition à éprouver de la **gêne** devant ce qui peut blesser la **décence**, devant l'exposition de son corps ou l'évocation de sujets trop personnels. La pudeur représente la possibilité de reconnaître son intimité et celle de l'autre.

### **Rituel** *nom masculin*

Ensemble de **pratiques** prescrites ou interdites, liées à des croyances magiques ou religieuses, à des cérémonies et à des fêtes. Dans ses formes et fonctions privées, il représente une **démarche adoptée** par un individu dans le cadre de situations banales sous l'effet d'une **compulsion de répétitions** et quasi obsessions plus ou moins névrotique, comme le rituel de la toilette, désormais indispensable dans nos quotidien.

### **Salle de bain** *nom féminin*

La salle de bain est un **espace** de l'habitation où peuvent être effectuées les **pratiques d'hygiène corporelle**. Lieu voué à la **propreté du corps**, il est le terme moderne pour désigner une pièce existant depuis l'Antiquité : salle de lustration antique, chambre à bains médiévale, pavillons de bains dans les châteaux, appartements de bains sous Louis XIV, cabinets de bains sous Louis XV, cabinet de toilette, puis salle de bain au XIX<sup>e</sup>. On assiste avec l'apparition progressive de cet espace à la naissance d'une hygiène hautement **privée**. C'est lors de l'Exposition d'hygiène de 1900 que le public découvre la salle de bain américaine qui deviendra notre modèle occidental. Un lieu **fonctionnel** et **facile d'entretien** où les divers équipements ne cherchent plus à se cacher. « Un **laboratoire d'hygiène** » qui va s'imposer et fixer nos usages.

### **Standardisation** *nom féminin*

Action de **réduction de la diversité** des conduites à des comportements conformes aux **normes sociales**. Cela dans le but de convenir à un plus **grand nombre**. Dans l'espace dédié au bain, les outils et aménagements se sont peu à peu généralisés dans un objectif de **confort** et de **facilité de production**.

### **Toilette** *nom féminin*

La toilette désigne un ensemble d'**actions** et de **soins** prodigués au corps et à sa manière de se parer (se laver, s'habiller...) visant à la propreté.

## **Bibliographie**

### **Etude du confort**

CÔME Tony, POLLET Juliette (dir.), *L'idée de confort, une anthologie. Du zazen au tourisme spatial*, Paris, B42, 2016, 272p.

GIEDION Siegfried, *La mécanisation au pouvoir*, Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de Création Industrielle, 1980, 592p.

### **Etude de l'intimité**

COUDREUSE Anne, SIMONET-TENANT Françoise (dir.), *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, Paris, L'Harmattan, « Itinéraires Littérature Textes », 2009, 196 p.

CUGNO Alain, « L'intime », *Etudes*, n°399, 2003/12. pp. 621-631

LANEYRE-DAGEN Nadeije, VIGARELLO Georges, *La toilette, Naissance de l'intime*, Paris, Hazan, « Catalogues d'exposition », 2015, 224 p.

POTEL BARANES Catherine, « Intimité du corps. Espace intime. Secret de soi », *Enfances et Psy*, n°39, 2008/2, pp.106-118

TISSERON Serge, « Intimité et extimité », *Communications*, n°88, 2011/, pp. 83-91

VIGARELLO Georges, *Le sentiment de soi, Histoire de la perception du corps*, Paris, Seuil, « L'univers historique », 2014, 324 p.

### **Etude des rituels d'hygiène et de leurs rapport au corps**

DE BONNEVILLE Françoise, *L'ABCdaire du bain*, Paris, Flammarion, « Abcdaire série are de vivre », 2002, 120 p.

ELIAS Norbert, *La civilisation des moeurs*, Paris, Pocket, « Evolution », 2003, 512 p.

GOUBERT Jean-Pierre, *Une histoire de l'hygiène : Eau et salubrité dans la France contemporaine*, Paris, Fayard, « Pluriel », 2011, 304 p.

VIGARELLO Georges, *Le propre et le sale, L'hygiène du corps depuis le Moyen Age*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 288p.

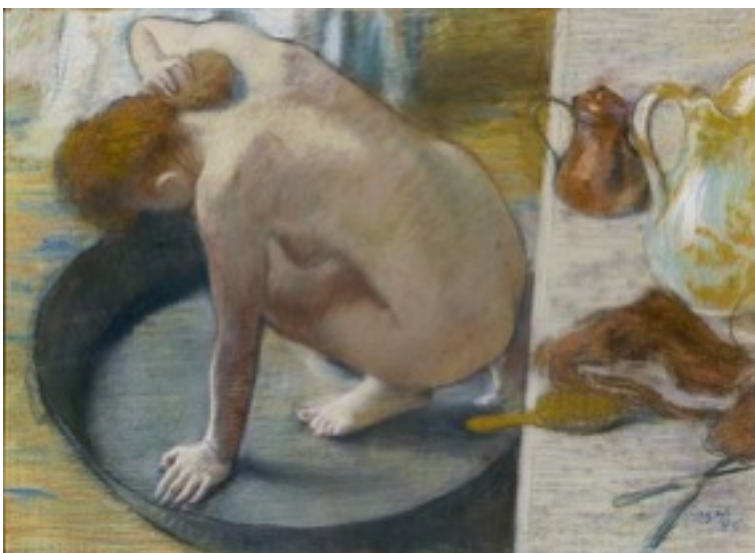
## Iconographie



**Fig.1** Ecole de Fontainebleau, *Portrait présumé de Gabrielle d'Estrées et de sa soeur la duchesse de Villars*, 96x125cm, vers 1594, Paris, Musée du Louvre



**Fig.2** Théodore Chassériau, *Tepidarium*, «salle où les femmes de Pompéi venaient se reposer et se sécher en sortant du bain», 1853, huile sur toile, 171x258cm, Paris, Grand Palais



**Fig.3** Edgar Degas, *Le tub*, 1886, pastel sur carton, 60x83cm, Paris, Musée d'Orsay





**Fig.4** Nicolas Bazin, *Femme de qualité déshabillée pour le bain*, 1686, gravure, 37,7x39,7cm, Paris, Musée Carnavalet

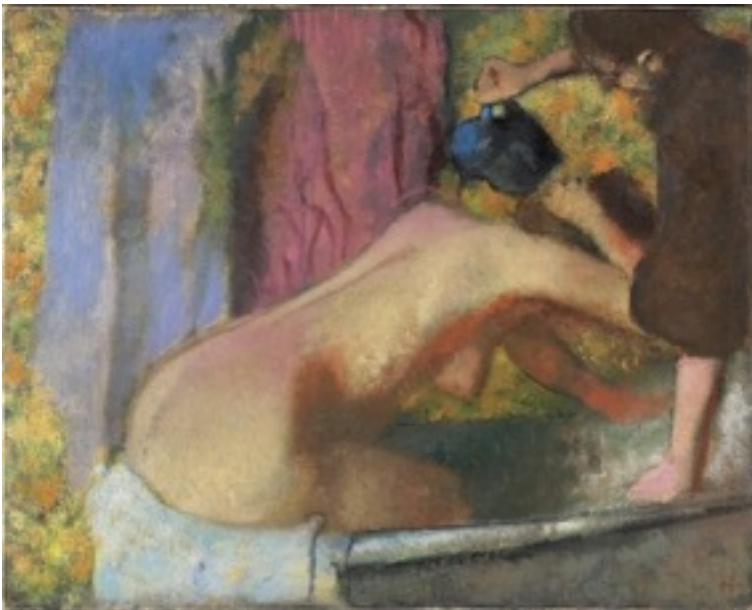


**Fig.5** Miniature issue de Valerius Maximus, *Faits et dits mémorables*, manuscrit ancien du *XVe*, (1425)





**Fig.6** Robert Bonnat, *Dame de qualité à sa toilette*, fin du XVII<sup>e</sup> siècle, eau-forte avec parties colorées rouges sur papier, 27,5x19,5cm, Paris, Ecole nationale supérieure des Beaux-arts



**Fig.7** Edgar Degas, *Femme au bain*, 1893, huile sur toile, 71,1x88,9cm, Toronto, At Gallery of Ontario



**Fig.8** Edgar Degas, *Femme dans son bain s'épongeant la jambe*, vers 1883, pastel sur monotype, 19,7x41cm, Paris, Musée d'Orsay



**Fig.9** Louis Léopold Boilly, *La Toilette intime*, XIX<sup>e</sup> siècle



**Fig.10** Albert Choubrac, Affiche publicitaire pour l'hygiène moderne, 1885

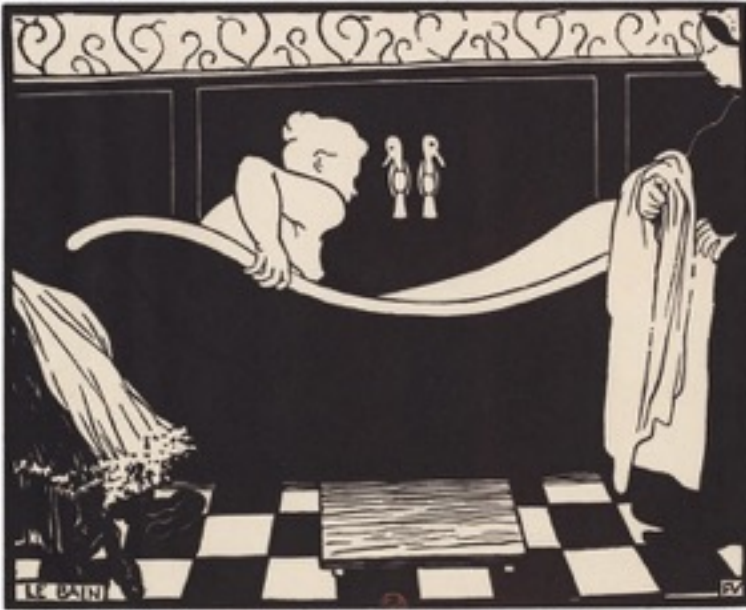


**Fig.11** Charles-Germain de Saint-Aubin, *La Toilette, Pimpanicaille, le roi des papillons*, 1756, gravure parue dans *Essai de pavillonneries humaines*, Paris, 1756, 33,2x23,8cm, Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la Photographie



**Fig.12** Pierre Bonnard, *Nu au tub*, 1903, huile sur toile, 44x50cm, Toulouse, Fondation Bemberg





**Fig.13** Félix Vallotton, *Le bain*, 1894, gravure sur bois parue dans *L'Estampe originale*, 1894, huitième album, 18,1x22,5cm, Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la Photographie



**Fig.14** François Bonvin, *La fontaine en cuivre*, 1861, Paris, RMN-Grand Palais (musée d'Orsay)



**Fig.15** Etienne Jeaurat, *Le carnaval des rues de Paris (détail)*, XVIII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, Pris, Musée Carnavalet



**Fig.16** Marcel Gromaire, *Le bain*, 1926, huile sur toile, 81x100,5cm, Paris, musée d'Art moderne de la ville de Paris



**Fig.17** Didier Croissant, original sur calendrier, 1903, « La Sirène » est une baignoire pliante qui se démonte facilement



**Fig.18** Publicité « for Standard plumbing fixtures », 1922



**Fig.19** Henri de Toulouse-Lautrec, *Femme à sa toilette*, 1889, Huile sur toile, 67x54cm, Paris, Musée d'Orsay



**Fig.20** Art Shay, *Simone de Beauvoir après son bain*, Chicago, 1950, photographie, tirage sur gélatine-argent, 33,02x21,59cm, Chicago, Museum of Contemporary Art





**Fig.21** Des salles d'eau attenantes aux chambres, Cité radieuse, Le Corbusier, années 1950

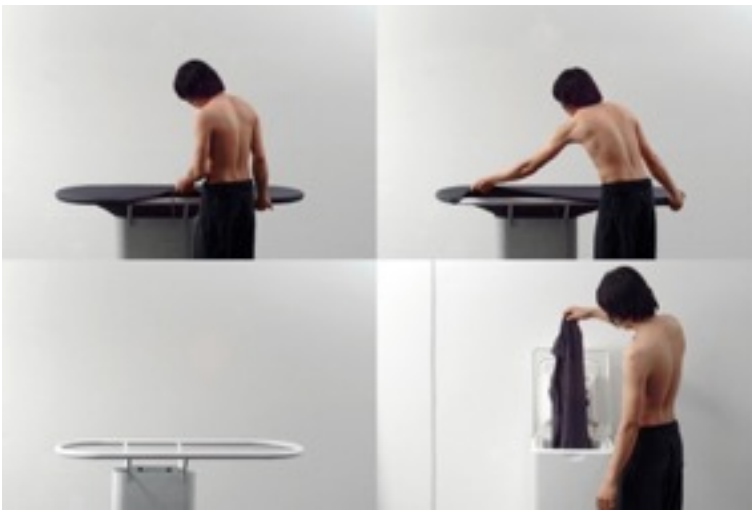


**Fig.22** David Hockney, *Man in Shower in Beverly Hills*, 1964, peinture acrylique sur toile, 1673x1670mm, Londres, Tate Modern museum





**Fig.23** Clémence Valade, *Us et coutume : hygiène*, 2019



**Fig.24** Felipe Ribon, *Another Bathroom*, 2008



**Fig.25** Tom Wesselmann, *Bathtub Collages #2*, 1963, collage, 48x72cm